

Robert Nussbaum

SONIA, ÉTERNELLE SERVANTE

L'exploitation des femmes, le machisme
et l'Église aux Philippines

Témoignage et dossier



Sonia, éternelle servante

Photo de couverture : La seule photo que Sonia a de sa vie aux Philippines. Une collègue l'a prise dans la fabrique de vêtements où Sonia a travaillé huit ans dans les années 1980-1990.

Dos de couverture : Robert Nussbaum avec Sonia sur son lieu de travail (photo Ylana Garcia)

Une moitié des photos qui illustrent ce livre ont été faites par l'auteur aux débuts des années 1990 ; quelques-unes sont plus récentes ou privées, d'autres empruntées sur Internet. Plus de détails à la page 143.

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2024, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701731-7-5

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Robert Nussbaum

Sonia, éternelle servante

L'exploitation des femmes,
le machisme et l'Église aux Philippines
Témoignage et dossier



À mes enfants

Annalyn, Matt, Michaela et Marie-Joan

qui ont hérité une belle part de l'âme philippine

POURQUOI SONIA ?

Je ne connaissais pas Sonia au début des années 1990, à l'époque où je bourlinguais comme journaliste freelance en Asie du Sud-Est, avec de fréquents passages aux Philippines. Celle que j'appelle « l'éternelle servante » travaillait alors dans une usine textile du Grand Manille, avant de s'expatrier presque quatre ans à Singapour comme domestique.

Nos chemins ne se sont croisés que bien plus tard, en Suisse. J'étais marié à une Philippine rencontrée dans l'archipel et venue vivre en Suisse. Sonia aussi, après avoir épousé Ernst, qui habitait la même ville que moi. C'est ainsi que j'ai fait sa connaissance. Mais c'est bien plus tard que j'ai peu à peu prêté l'oreille aux histoires qu'elle racontait au sein de la diaspora philippine locale. Pour finir par considérer que sa vie valait un de ces portraits de personnages de ma région dans lesquels je m'étais lancé la retraite venue.

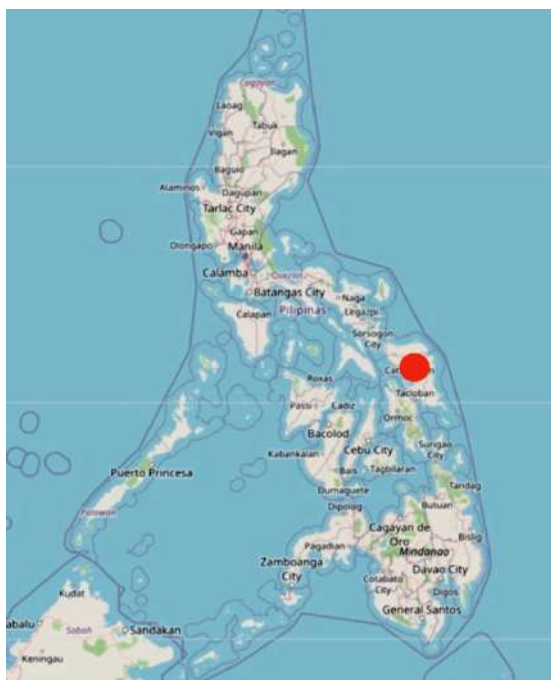
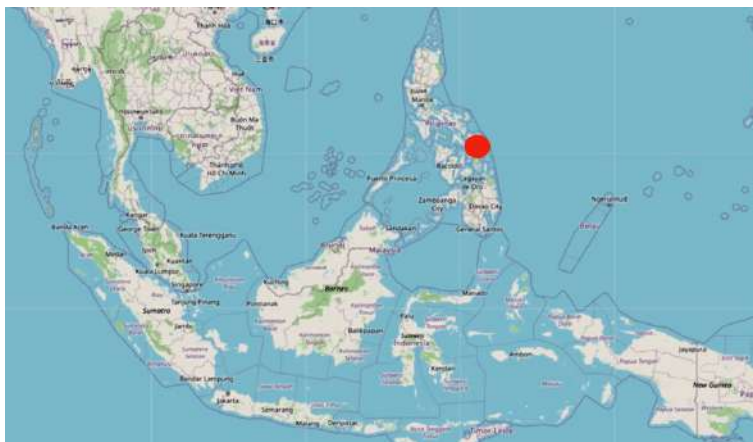
Je ne l'ai pas regretté. Les tribulations souvent malheureuses de Sonia sont extraordinaires. Sont-elles vraies ? Je n'en doute pas. Peut-être a-t-elle gommé des détails, comme chacun et chacune. Mais je crois ce petit bout de femme à l'énergie débordante.

Ces riches entretiens avec Sonia ont aiguisé ma curiosité et affiné mon regard sur un pays qui m'est familier depuis 30 ans. J'ai eu envie d'aller plus loin, pour éclairer le contexte particulier dans lequel vivent les femmes philippines : un pays à la fois asiatique et latin, avec une église catholique omniprésente, un machisme assumé sans trop de vergogne

par les hommes, contre lequel les femmes luttent pour la reconnaissance de leurs droits.

On lira donc dans le dossier qui suit le témoignage de Sonia, les problématiques qui les enchaînent, telle que l'interdiction de l'avortement et du divorce, des portraits de Philippines célèbres – Imelda Marcos, Cory Aquino, Maria Ressa – et deux articles que j'ai écrits dans les années 1990, sur des questions toujours actuelles.

Sonia, pour conclure avec elle, s'est complètement livrée au cours de nos entretiens. Je lui devais bien ce livre. Elle, sans fausse modestie, rêvait plutôt d'un film sur sa vie. Et c'est vrai qu'en lisant ses aventures, des images, parfois drôles, sautent aux yeux ! Mais quel producteur serait aujourd'hui prêt à investir dans le portrait d'une femme qui, comme des millions d'autres, n'a fait que lutter corps et âme pour échapper à la misère ?



En rouge, l'île de Samar

Sonia vit aujourd'hui en Suisse où elle a réalisé son rêve : être libre et indépendante. Avant cela, elle a vécu dans la misère et l'asservissement, comme beaucoup de ses consœurs philippines. C'est ce qu'elle raconte ici à travers ses souvenirs parfois douloureux, avec émotions et sincérité, ce qui ne l'empêche pas de sourire à la vie.

PREMIÈRE PARTIE

Sonia, une vie pour sortir de l'asservissement

Entretiens



1

Une enfance sans jouets



Sonia, dites-nous où et quand vous êtes née ?

Je suis née le 8 avril 1961, dans un village de l'île de Samar¹, aux Philippines. Mais jusqu'à 16 ans, je croyais que j'étais née en mai... Ma mère ne savait pas la date exacte de ma naissance, ni celle de mes frères et sœurs d'ailleurs. On ne fêtait jamais nos anniversaires. Notre fête à tous, c'était celle du *Barrio*², le 27 mai. Pendant la fiesta, on allait d'une maison à l'autre. Il y avait plein de nourriture qu'on nous offrait.

Pour vous dire, jusqu'à ce que je sois à Manille comme domestique, je ne savais même pas vraiment ce que c'était Noël, à part que c'était le jour de la naissance du Christ. À Samar, on fêtait Nouvel-An, mais pas vraiment Noël. Quand à Manille j'ai vu les belles décorations de fin d'année pour la première fois, on m'a dit que les enfants recevaient de l'argent quand on pendait une chaussette, que le père Noël viendrait la nuit. Je l'ai fait. Mais le lendemain, il n'y avait rien dedans...

Pour revenir à ma date de naissance, ce n'est que quand je me suis mariée avec Ernst, l'homme qui m'a amenée en Suisse, à La Chaux-de-Fonds, que j'ai su que j'étais née le 8 avril 1961. Pourquoi ? Parce que j'ai dû demander pour la première fois un vrai certificat de naissance.

Vous êtes donc devenue Sonia K. Mais avant, comment vous appeliez-vous ?

¹ En rouge sur la carte de la page 11.

² Subdivision d'une municipalité de campagne aux Philippines, quartier en zone urbaine.

Je m'appelais d'abord Gacutan, du nom de mon père. Cañada était mon second nom de famille, celui de ma mère. Gacutan, c'est un nom indigène de la région de Samar. Cañada, c'est d'origine espagnole, comme beaucoup de noms aux Philippines. Je suis devenue Cañada sur les papiers plus tard.

Qui étaient vos parents ?

Du côté de ma mère, mes grands-parents ont eu six enfants, si je me souviens bien. Mon grand-père maternel était d'origine espagnole. Ma mère était une belle femme. Elle a fait des concours de beauté et elle chantait bien. Du côté de mon père, ils étaient sept. Mon père était le dernier.

Combien de frères et de sœurs avez-vous ?

Ma famille comptait onze enfants. J'étais la troisième. Un de mes frères, Raphaël, est mort à 36 ans d'une attaque cardiaque. Une de mes sœurs, Susan, l'a suivi, à l'âge de 20 ans, de leucémie. Plus tard, une autre sœur, Sophia, est aussi décédée, à 18 ans. On est resté huit.

Quels souvenirs avez-vous de vos parents ?

Ils se querellaient sans cesse. Comme le disait une tante, mon père ne rentrait à la maison que pour engrosser ma mère. Il était toujours avec ses copains, qui exerçaient, disait-on du côté de ma mère, une mauvaise influence sur lui, l'entraînant à mener une vie de bâton de chaise, même s'il ne buvait pas tant que ça. La famille de ma mère ne l'a pas apprécié, dès le début. Pour se marier, lui et ma mère

avaient d'ailleurs dû s'enfuir. Il faut dire que mon père n'avait pas de vrai travail. Il était engagé au coup par coup, comme journalier dans les champs, pêcheur... Pour des occasions particulières, on lui demandait de tuer le cochon. Mais c'était surtout un organisateur de jeux : mahjong, cartes, Lucky 9, un jeu d'argent. Il organisait aussi des combats de coqs. Mon père a été deux fois kidnappé par des rebelles de la *NPA*³. Ils lui avaient dit d'arrêter d'organiser ces jeux d'argent. Lui avait répondu : « C'est mon travail. Si je ne le fais plus, c'est vous qui nourrirez mes enfants ? » Peut-être qu'il n'avait pas payé la *NPA*. C'était sérieux. J'ai eu des cousins à qui les rebelles ont coupé la tête ! C'était dans les années 1970.

Quel est le premier souvenir de gamine qui vous revient en mémoire ?

Je n'ai vraiment des souvenirs que depuis l'âge de six ou sept ans. À la fin des années 1960 par exemple, il y a eu une sécheresse. L'eau disponible était loin, peut-être à un ou deux kilomètres au-delà de la montagne, au fond d'un trou. Il fallait creuser pour que l'eau sorte. Ça a duré tout l'été. Je m'en souviens parce que j'allais chercher l'eau avec un de mes frères. On avait des récipients d'un gallon⁴. Ce n'était pas trop dur pour moi, parce que c'est mon frère qui portait le plus lourd. Quand il ne pleuvait pas, on dépendait de cette eau. La nourriture, mon père allait en chercher. Et on avait des légumes, mais qu'il fallait bien

³ *New People's Army*, rébellion communiste importante dans les années 1960 et qui perdure encore à l'état endémique aujourd'hui dans certaines régions des Philippines, comme Samar.

⁴ Un gallon américain est égal à 3,8 litres.

arroser. Quand on avait de l'eau, j'aidais ma mère à laver les vêtements...

Vous alliez à l'école ?

J'étais assez bonne à l'école. Elle n'était pas loin. On apprenait le *waray*⁵. Au début, en première année - on dit *grade one* aux Philippines - on apprenait l'ABC, puis le calcul et les mathématiques. Il n'y avait pas d'anglais jusqu'en troisième. J'aimais bien l'histoire, qui parlait de nos héros nationaux, Rizal, Magsaysay, Bonifacio...⁶. J'aimais aussi la géographie, mais surtout l'éducation physique, les activités où l'on bougeait. À la fin de l'année scolaire, à fin mars, il y avait les promotions, avec de la danse. J'adorais ça. On faisait aussi de l'économie domestique, de la couture, de la cuisine et on apprenait aussi les bases de l'agriculture et même de la vente, à la cantine.

À côté de l'école, et bien que vous deviez aider à la maison, vous aviez le temps de jouer ?

Oui, oui, j'avais le temps. Avec mes cousins ou des voisins. Mais sans jouets...

Vous n'aviez pas de jouets ?

⁵ Le *waray*, langue de la branche malayo-polynésienne parlée par quelque trois millions de personnes, principalement sur l'île de Samar.

⁶ Né en 1861, José Rizal était un poète, romancier et artiste. Il est mort fusillé en 1896. Ramon Magsaysay (1907-1957) a été le 7^e président des Philippines de 1953 jusqu'à sa mort dans un accident d'avion. Andrés Bonifacio (1863-1897) fut l'un des chefs de la révolution philippine contre le gouvernement colonial espagnol, première de son genre en Asie.

Non, aucun. Mes frères et sœurs non plus.

Alors avec quoi jouiez-vous ?

D'abord, je n'osais jouer que quand ma mère était à la maison. On jouait devant, à la course, à cache-cache, à la marelle. Je me souviens aussi qu'on s'amusait à sauter le plus haut possible, en comptant avec les mains ou un bâton. Celui qui ratait devait recommencer. C'étaient des jeux de rue. Et bien sûr on nageait. C'est mon père qui m'a appris, à cinq ans je crois, en me jetant dans la rivière proche qui s'appelle *Golden River*, la rivière d'or. Je crois qu'on lui a donné ce nom parce qu'en décembre-janvier, pendant la mousson, l'eau était jaune. Mais sinon elle était assez claire.

Une fois, en jouant, je suis tombée dans les escaliers. J'avais des sacrées plaies à la tête. Regardez les cicatrices que j'ai encore (Sonia nous les montre) ! Il n'y avait pas de docteur dans le village et l'hôpital était très loin. Il fallait prendre un bateau et marcher encore deux ou trois heures. C'est une sage-femme qui m'a soigné et donné de la pénicilline. J'ai eu une autre coupure profonde à la tête. C'est un cousin qui m'a blessée avec une machette en essayant de fabriquer un jouet dans une tige de cocotier. Je devais avoir quatre ans.

Elle n'était pas dangereuse, la rivière ?

Non pas vraiment. Sauf pendant la mousson.

Vous souvenez-vous avoir été malade dans votre enfance ?

Quand mon grand-père est mort, oui, je me souviens que je suis tombée malade. Je vomissais du sang et j'avais de la fièvre. Peut-être mon grand-père voulait-il m'emmener avec lui dans l'autre monde ? Il m'aimait beaucoup. J'étais sa préférée. J'avais sûrement dans les quatre-cinq ans parce que je n'avais pas encore commencé l'école.

Diriez-vous que vous étiez une enfant heureuse ces années-là ?

Pas vraiment. Sauf peut-être quand une de mes tantes était là. Elle travaillait à Manille mais revenait à Samar pour les vacances. Vous savez, dès sept ans, je lavais le linge à la maison, une maison traditionnelle en bois avec un toit couvert de feuilles de palmier. Il n'y avait qu'une seule chambre, une cuisine, une mini terrasse pour entrer, un petit jardin devant et de l'espace derrière. En fait, c'était la maison de ma grand-mère. On était plus de dix à vivre là. On avait généralement assez à manger. Mais je me souviens aussi d'épisodes pénibles quand nos parents s'engueulaient et oubliaient de nous donner de la nourriture pour aller à l'école.

En général, vous diriez que vous n'avez pas eu faim...

Non, je le répète, on a toujours eu à manger en ce temps-là. Ma grand-mère était aussi là pour nous donner à manger, ou alors c'était de la parenté, oncles et tantes, quand ils étaient encore célibataires. Comme ils n'avaient pas leur propre famille à nourrir, ils pouvaient plus facilement nous aider. Je n'ai connu la faim que quand j'étais à Manille, avec mon premier mari. En province, il y avait toujours quelque chose, des légumes et du riz. Il y

avait toujours du riz, en porridge, quand il n'y avait pas de viande ou de poisson. Mon père ne ramenait parfois pas grand-chose, parce qu'il investissait pour organiser ses jeux. Il faisait parfois aussi du commerce de riz et il m'a même appris à en planter. Des fois, il achetait un *carabao*⁷ ou un cochon pour le dépecer, le préparer et le revendre lors de fêtes. Il pouvait aussi compter sur les récoltes de noix de coco sur le terrain de ses parents, que se partageaient ses frères et sœurs, une fois l'un, une fois l'autre. J'ai aussi récolté le coprah⁸ et appris à tresser leurs fibres en nattes colorées sur lesquelles on dormait. Avec ma mère, je confectionnais des *sumans*, un dessert de riz gluant enveloppé dans des feuilles de bananiers, que l'on vendait dans les cantines de rue, les *caranderia*.

Vous avez fini l'école obligatoire ?

Je n'ai fini que l'école primaire, de six à onze ans, comme mes frères et sœurs. Un de mes frères et une de mes sœurs ont terminé leurs quatre années d'école secondaire, moi je n'ai fait que deux ans. Je me trompe, en fait trois ont fini la *high school* ⁹.

C'est parfois l'aîné des enfants qui est poussé à faire des études. C'était le cas dans votre famille ?

⁷ Buffle d'eau.

⁸ Tiré de la noix de coco séchée.

⁹ Depuis 2011 officiellement, le cycle scolaire gratuit et obligatoire aux Philippines a été porté graduellement à douze ans, avec deux ans d'école secondaire supérieure en plus par rapport à l'époque de Sonia. Dans les faits, ce n'est pas encore le cas.

Mon frère aîné ? Non. Il était cleptomane, il volait chez les gens. Mon père avait tellement honte qu'il voulait le jeter à la mer dans un sac.

Vraiment ?

Je ne sais pas, mais on m'a dit que oui. Mon père était très strict, même s'il était en général gentil avec nous. Mais il était aussi connu pour être agressif, surtout dans sa jeunesse où il passait pour un mauvais garçon. Dans notre entourage, c'était comme si le fils avait hérité des mauvais côtés de son père. Mon frère aussi a dû s'enfuir, comme mes parents, mais tout seul. Il a été recueilli par un oncle paternel. Il est parti sur une autre île des Philippines, dans la ville de Ilo-Ilo¹⁰. Quel âge avait mon frère à ce moment-là ? Entre 14 et 15 ans, je ne sais plus. Ma mère aussi a failli tuer un de ses enfants...

Pardon ?

Moi j'étais la troisième de 11 enfants. Je détestais quand ma mère était enceinte. On détestait tous ça. En 1971 je crois, elle a encore accouché d'un garçon, son septième enfant. C'était peu après l'histoire du fils aîné. Elle a dit : « Je ne veux plus de garçon ! » Et elle voulait enterrer vivant le bébé dans le jardin ! Toute sa famille à elle, ma grand-mère en tête, a dû se mobiliser pour éviter un drame. Ma mère était une femme de caractère et très à cheval sur les conventions, très sensible au qu'en dira-t-on. Elle n'hésitait pas à critiquer ouvertement ceux qui à son avis avaient une mauvaise vie. Une vraie pipelette ! Pour

¹⁰ Capitale provinciale de l'île de Panay qui compte dans les 500'000 habitants.

elle par exemple, les filles-mères, c'étaient des putes, pardon du terme. Après l'histoire du fils qu'elle voulait enterrer vivant, curieusement elle n'a plus eu de garçon. Que des filles, encore quatre !

Dans votre enfance, vous avez subi des punitions corporelles de vos parents ?

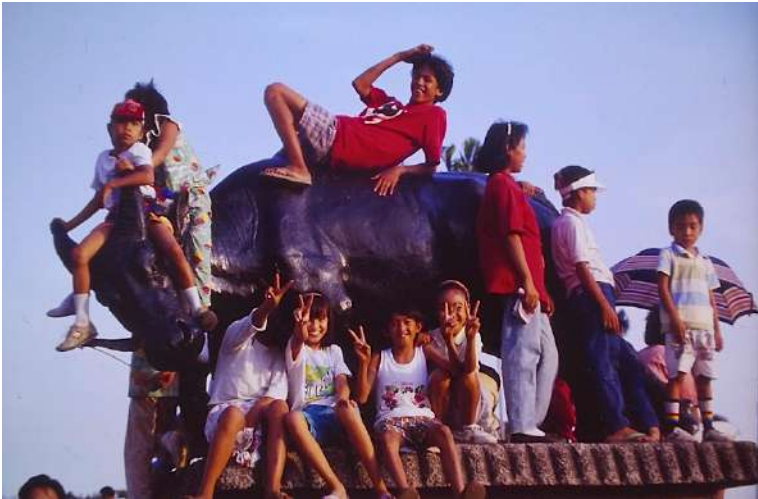
Oui, de ma mère. Elle me frappait très fort, des fois avec une branche de cocotier. C'était quand je ne faisais pas ce qu'elle me disait, comme de surveiller mes petits frères et sœurs. Mon père ? Je ne m'en souviens pas. Il punissait mes frères, oui. Il mettait par exemple des cristaux de sel de mer par terre et ils devaient s'agenouiller dessus... Mais c'était seulement pour les garçons.

Dans quelles conditions vivait votre famille à Samar ?

Notre famille était très pauvre. Comme je l'ai dit, on vivait chez notre grand-mère maternelle. Nous étions naturellement tournés vers la famille de ma mère, qui vivait dans le même *barrio*, *Barrio Burgos*. La famille de mon père était plus loin, à sept ou huit *barrios* de là, à *Barrio Magallanes*, près de la rivière. La région n'était guère développée. Elle ne l'est toujours pas d'ailleurs.

2

Adolescence naïve à Manille



Racontez-nous votre adolescence...

Ma mère voulait que je travaille, pour aider la famille. Mon père, lui, aurait préféré que je finisse mon école secondaire, mais.... Je suis donc allée à Manille. Pour les Philippines, quand quelqu'un va à la capitale, il envoie de l'argent à la famille et rentre avec des cadeaux pour ceux qui sont restés en province, des souvenirs, souvent des friandises. On appelle ça le *pasalubong*. C'était en 1976, j'avais 15 ans. J'ai embarqué sur un bateau pour Manille avec une tante. Je pensais qu'elle avait acheté mon billet. Mais quand il y avait un contrôle, et il y en a eu plusieurs, elle m'envoyait aux toilettes. Je ne comprenais pas pourquoi. Personne ne m'a attrapée. Après j'ai dû rembourser à ma tante le prix de mon billet. J'ai compris bien plus tard qu'elle ne l'avait même pas acheté !

Cette tante m'a amenée chez elle dans la province de Quezon, assez loin de Manille en fait. Elle avait cinq enfants plus jeunes que moi. Je travaillais chez elle comme domestique. Sans salaire. Je ne recevais que de la nourriture. Ce n'était pas ce que ma mère attendait. Là-bas, on lavait les vêtements à la main, comme chez nous. Et, comme chez nous, il n'y avait pas d'eau courante dans la maison ni tout près. Il fallait que je porte le linge jusqu'au puits, à peut-être deux kilomètres de là. C'est pour ça que j'ai des muscles ! (Sonia tend son bras à l'équerre pour les montrer.) J'y suis restée une année. Ma mère n'était pas contente. Elle pensait que je trouverais un vrai travail.

Vous étiez un peu comme Cendrillon... Vous êtes-vous sentie maltraitée ?

Pas comme Cendrillon, parce que je n'ai pas rencontré le prince charmant ! (Sonia sourit puis s'assombrit) Je me sentais comme une esclave. Pas d'argent, pas assez à manger parfois. Une ou deux fois, ma tante m'a acheté une robe. Quand je lavais les pantalons de l'oncle, il m'arrivait de trouver quelques pièces de monnaie dans la poche. J'allais acheter du pain et des trucs à manger que je me dépêchais de finir avant de rentrer.

Pour une tante, on peut dire qu'elle vous a honteusement exploitée...

En fait ce n'était pas une vraie tante, mais une cousine de ma mère¹¹. Quand je suis partie, j'ai contacté une de mes vraies tantes, qui travaillait comme femme de ménage à Makati¹². Elle travaillait pour un Américain qui la traitait bien et lui payait même ses études de nutritionniste à la *Philippine Women's University*. Après j'ai trouvé du travail grâce à une voisine de ma tante, comme femme de ménage.

C'était mieux que chez la première « tante » ?

Oh oui, c'était mieux ! En fait, c'était la fille de cette voisine qui cherchait une femme de ménage. Avec son mari elle formait un jeune couple vivant à Project 8, Quezon City¹³. C'était en 1976-1977, j'ai travaillé là

¹¹ Aux Philippines, on appelle souvent les parents éloignés, ou même les amis plus âgés, « tante » ou « oncle » en signe de respect.

¹² Makati est l'une de la dizaine de villes et municipalités qui composent la métropole de Manille, quartier des affaires et des ambassades de la capitale du pays. La région métropolitaine de Manille serait la onzième aire urbaine la plus peuplée du monde avec une population estimée à 16 ou 20 millions d'habitants.

¹³ Autre ville du Grand Manille, à ne pas confondre avec la province de Quezon où était précédemment Sonia.

jusqu'en 1980. J'avais 15-16 ans au début. Je travaillais beaucoup. C'est devenu une grande famille, avec la naissance de trois enfants. La grand-mère de madame vivait aussi là, avec une cousine de la maman. Je devais tout faire briller à *Project 8*, laver les habits, m'occuper des enfants... Je faisais aussi le jardin. La femme travaillait comme manager à *Stanford Microsystems*, une entreprise fabriquant des appareils électroniques. Son mari était dans les douanes. Moi je travaillais depuis 5 heures du matin jusqu'à 21 heures. J'étais logée et nourrie et parfois je recevais un vêtement. J'étais payée 150 pesos par mois¹⁴.

Cent cinquante pesos, c'était assez ?

Je ne me suis même pas posé la question. Je ne connaissais pas les prix. Pour vous dire, au marché, avec 200 ou 300 pesos, on achetait de la nourriture pour la famille pour une semaine. Des fois, une tante ou un oncle, ou mon frère, venaient m'emprunter de l'argent. Je devais demander une avance et du coup je n'avais plus de salaire pendant un ou deux mois. Le jeepney¹⁵, c'était 25 centimes le trajet pour une zone¹⁶. Mes employeurs me traitaient bien. On mangeait tous ensemble et ils m'emmenaient aux invitations familiales. J'étais un peu de la famille. Je ne cuisinais pas. La grand-mère le faisait, je l'aidais. Elle m'a appris à cuisiner. Une fois, mon employeur m'a demandé si je voulais aller à l'école, mais la grand-mère a dit non.

¹⁴ En 1975, 150 pesos équivalait à peu près à 20 dollars américains ou 52 francs suisses.

¹⁵ Transport public populaire aux Philippines en forme de jeep colorée et décorée de motifs souvent religieux, « souvenir » laissé par les Américains après la Deuxième Guerre mondiale.

¹⁶ Avant la flambée du prix de l'énergie en 2022, le trajet d'une zone – en anglais ride – était d'au moins 10 pesos, soit 40 fois plus qu'à l'époque dont parle Sonia.

Mon problème en ce temps-là, c'est que je ne pouvais pas sortir, je devais toujours rentrer le soir. En fait, je n'avais qu'un seul demi-jour de congé par mois, un après-midi. Je me sentais un peu en prison. Et du coup, j'étais agressive, comme une adolescente de 16 ou 18 ans qui ne pouvait pas fréquenter les garçons. Naïve comme j'étais, quand j'en ai suivi un, j'ai vécu le pire.

Comment ça, le pire ?

Il avait 27 ans et moi 17. Il avait une moto. Il m'a dit : « Je te présente à ma famille, je t'amène chez elle. » Et il m'a violée. C'était dans un terrain vague. Manille n'était pas aussi développée que maintenant. Il m'a amenée dans les herbes et il m'a poussée. Je ne pouvais pas fuir, je ne pouvais rien faire. C'était un viol. C'était sombre. Je ne pouvais rien faire. J'avais peur qu'il me tue. Ça m'a fait mal. Et puis aux Philippines, c'était important de garder sa virginité ! (Sonia pleure en parlant.) Je pensais que personne ne m'aimerait plus. Comme jeune femme, je voulais fonder une famille. J'étais triste. J'espérais tout de même trouver quelqu'un qui m'accepte comme j'étais. Je n'étais pas ouverte d'esprit. Je voulais garder le secret sur ce qui s'était passé. J'en voulais à mes employeurs. S'ils m'avaient donné un peu plus de liberté, ce ne serait peut-être pas arrivé. J'aurais plus appris de la vie. Si j'avais aussi pu retourner à l'école. Je ne connaissais même pas la ville. C'était difficile pour moi quand je devais sortir.

Parfois là aussi il n'y avait pas d'eau, je devais aller la chercher et porter deux gallons. La famille chez qui je travaillais était reliée au réseau, normalement l'eau était distribuée tous les jours à 17 heures et stockée dans un

tank. Mais il y avait des coupures d'approvisionnement dans le quartier, ou bien la pompe était cassée et il fallait aller chercher l'eau chez des voisins.

C'était dur. Quand je suis rentrée après le viol, j'ai quand même dit à la famille ce qui s'était passé. Ils m'ont demandé si je voulais aller à la police. J'ai dit non. J'avais trop honte. Le dire à ma mère ? Elle m'aurait traitée de traînée ! J'ai gardé ça pour moi, à part mes patrons. Je l'ai aussi dit à une tante et à un oncle. Mes employeurs se demandaient s'il fallait aller chez le docteur. Moi je voulais juste ne pas être enceinte. Et je ne voulais pas que cela se sache. J'ai gardé le secret longtemps, jusqu'à ce que j'aie mon premier enfant, un garçon.

J'ai quand même fait la connaissance d'un autre garçon pendant que j'étais encore dans cette famille. Il travaillait comme maçon. Je crois qu'il était amoureux de moi. Mais je savais que je n'étais plus vierge. C'était important pour moi. Et puis vous savez, les Philippines... Cet homme est allé voir mes patrons pour dire qu'il m'aimait bien. Mais à ce moment, j'avais déjà quitté mes employeurs, pour aller chez une cousine, puis une autre. J'en avais assez d'être contrôlée. Je n'ai parlé de mon viol à ma marraine que cinq ans plus tard. C'est en ce temps-là aussi que j'ai rencontré mon premier mari. Il savait aussi. Et il ne s'est pas privé ensuite de le dire à ses copains quand il avait bu ou était en colère contre moi : « Elle n'était même pas vierge ! »

3

Un mari et une vie de misère



Parlez-nous de ce premier mari...

Il était conducteur de *jeepney*. Je sortais avec lui, on parlait. Comme jeune femme, je vous l'ai déjà dit, j'avais besoin de liberté, de me promener, j'avais envie d'aller en disco. Cela ne m'était jamais arrivé. Il fallait toujours travailler. Comme j'avais quitté ma place de bonne, je n'avais pas d'argent. Je ne pouvais pas rester trop longtemps chez une cousine ou une tante. Mais comme je les aidais, j'avais de la nourriture gratuite. Vous savez, ils étaient pauvres aussi. J'étais gênée d'être chez eux. J'ai donc essayé d'aller vivre avec mon compagnon. Il m'a amenée chez sa sœur où il vivait et je suis restée chez elle. Il était gentil avec moi au début. On est resté ensemble chez sa sœur. Il m'achetait à manger, on avait un endroit pour dormir. C'était à Navotas¹⁷. J'étais heureuse avec lui, la sœur était gentille. Nous sommes restés un mois. Ils m'acceptaient. Je n'ai pas dit que j'avais été violée. Mon ami le savait, mais il ne s'en préoccupait pas à ce moment-là. Après, on est allé chez une cousine à Sampaloc¹⁸. On y est resté plusieurs mois. Après on est retourné chez la sœur. Et je suis tombée enceinte. Il avait déjà commencé à me battre quand on était chez la cousine à Sampaloc.

Vous vous êtes malgré tout mariée ?

Oui et non. En fait, on s'est bien marié à l'Hôtel de Ville de Manille en 1980, mais le mariage n'a pas été enregistré. Ma marraine et ma cousine étaient mes témoins. Mais elles ne voyaient pas cette union d'un bon œil et je crois qu'elles se sont débrouillées pour que le mariage ne soit pas enregistré. Normalement c'est une Cour officielle qui l'enregistre. Cela ressemble à un mariage, mais il n'est pas

¹⁷ Municipalité du Grand Manille en bordure de mer, 250'000 habitants en 2015.

¹⁸ Petite municipalité de 14'000 habitants au sud-est de Manille.

légalement reconnu. Je ne l'ai compris qu'en 2004 quand je préparais mes papiers pour rejoindre Ernst en Suisse.

Mais quand votre fils est né, vous n'avez pas découvert que vous n'étiez pas vraiment mariée ?

Non. L'enregistrement du nom à la naissance, ce n'était pas strict. On a donné le nom du père, Lomosbog, un nom indigène. Il était originaire de l'île de Camiguin, au sud de l'archipel.

Quel âge aviez-vous quand votre fils est né ?

J'avais 20 ans. La famille de ma cousine n'aimait pas ce mari qui me battait. Après six mois, ma famille chez qui on était un moment ne voulait plus qu'on reste. On est retourné chez la sœur de mon mari.

Pas de fête pour la naissance de votre fils ?

Non. Après la naissance de l'enfant, en 1981, le 24 avril, il n'y a eu que le baptême. De ma famille, seul un de mes frères, Raphaël, est venu. La cérémonie était très simple, puis on est rentré à la maison.

Comment était alors votre vie avec le père de votre enfant ?

Après le baptême, j'ai pensé qu'il allait changer. Mais il est resté le même. Il a recommencé à me battre, à jouer à l'argent et à aller avec des femmes.

Mais il vous donnait au moins de quoi vivre ?

La seule chose qu'il faisait était de m'amener à manger. Il me donnait parfois de l'argent pour acheter de la nourriture, mais se plaignait toujours. Des fois, quand il recevait son salaire, il allait tout de suite jouer. Et quand il perdait, il était de mauvaise humeur. Si je disais quelque chose, il me battait. Je devais aller emprunter de l'argent aux voisins. Heureusement, il remboursait. Je restais donc à la maison. Des fois, mon frère me rendait visite. Il me donnait de l'argent ou m'amenait du riz. J'étais tellement honteuse. Une fois, mon mari s'est fâché et a jeté le riz à travers la maison. Il m'a dit : « Tu es si fière parce que ton frère te donne du riz ? » Et moi j'ai ramassé le riz dès qu'il est parti. Ce que je détestais le plus, c'était quand il ne voulait pas aller travailler, et qu'il me demandait d'appeler le propriétaire du *jeepney* qu'il conduisait pour dire qu'il était malade, ou autre chose. Je n'aime pas mentir.

Combien de temps cela a duré ?

En tout, 23 ans... (Sonia se tait un moment) Quand mon fils a eu un an, j'en avais tellement assez que je suis partie chez ma sœur, à Pasay¹⁹. Mais après une semaine je suis retournée vers mon mari. Ma sœur me disait bien de le quitter, mais je n'avais pas de travail. Qui allait s'occuper de nous ? C'est devenu une habitude qu'il me batte et une routine que mon frère nous aide, d'emprunter de l'argent, parce que mon mari jouait toujours.

¹⁹ Autre ville du grand Manille.

4

Le temps de l'enfant disparu



Et la vie a continué comme ça ?

Non, elle a empiré. Je me suis retrouvée de nouveau enceinte quand mon fils avait cinq mois, mais je ne le savais pas. Le médecin avait pourtant bien dit qu'après la première naissance il fallait éviter d'être enceinte, parce que mon utérus était trop mince. Mais je n'ai pas perdu l'enfant en fausse couche. En fait, la grossesse s'est bien passée, même si le docteur disait que je ne pourrais pas tenir les neuf mois.

Et comment s'est passé l'accouchement ?

Mon mari m'a conduit dans un hôpital pour mères et enfants pauvres (Sonia fait une recherche sur Internet pour retrouver le nom précis de l'hôpital), le *Dr José Fabella Memorial Hospital*, mais il n'est pas venu me rendre visite ensuite. Ma grand-mère s'occupait de mon fils. L'accouchement s'est mal passé. Je devais acheter des médicaments et des produits de soins pour le bébé et du sang pour me faire transfuser. Tout cela se paie aux Philippines et je n'avais pas d'argent. On a attendu mon mari jusqu'à minuit. Personne n'est venu. Le bébé est mort le jour d'après. La petite - c'était une fille - est née le 3 octobre 1982 et elle est morte le 4 octobre. Elle n'a vécu qu'un jour. Je demandais aux gens autour de moi, si quelqu'un connaissait mon mari, pour qu'il sache au moins que le bébé était mort. Mais je n'ai trouvé personne. Il n'est venu à l'hôpital que six jours après. Cela a été la pire période de ma vie. Je me sentais complètement perdue, abandonnée. Si mon mari était venu plus tôt, on aurait certainement pu sauver le bébé. Il m'a dit qu'il était trop honteux pour venir parce qu'il n'avait pas d'argent. La

première visite que j'ai eue était celle de mon frère, cinq jours après l'accouchement. Il ne savait pas que j'étais à l'hôpital. C'est lui qui a payé ce qu'il fallait. Si l'hôpital public est gratuit aux Philippines, ce n'est pas le cas pour les médicaments. Je suis rentrée à la maison après sept jours. Mon frère est venu à la maison pour mettre les choses au point avec mon mari. Celui-ci a répété qu'il n'avait pas d'argent. Mais en fait il avait continué de jouer et avait vendu ce qu'on avait, la télévision, une ou deux montres, tout ce qui avait un peu de valeur. Mais ce n'était que pour continuer de jouer. Quand j'ai quitté l'hôpital, pour ne pas payer la morgue, le médecin m'a conseillé de mettre l'enfant dans un sac en plastique pour pouvoir le ramener à la maison et l'enterrer. J'ai mis le corps emballé dans un panier. On a dû le cacher, sinon aucun conducteur n'aurait accepté de le prendre à bord de son *jeepney*. Aux Philippines, c'est de mauvais augure de transporter un corps dans un transport public. À la maison, les voisins ont aidé à préparer un cercueil et organisé une veillée de deuil, avant d'amener le bébé au cimetière. Il y a eu une petite cérémonie à l'église.

Et vous, ça allait ?

J'étais perdue.

Physiquement ?

J'étais faible, j'avais des vertiges. Ce qui m'a permis de survivre, c'est qu'il fallait prendre soin de mon fils. De retour à la maison, ma grand-mère - elle avait suivi ceux de ses enfants qui avaient émigré à Manille - m'a aussi dit de quitter cet homme, qu'il n'allait pas changer. Tout le

monde me l'a dit. Mais je ne suis pas partie. Je me faisais du souci pour mon fils. Et j'étais honteuse d'imaginer la réaction de ma mère, encore restée en province. Deux ans après mon fils, j'accouchais d'un nouvel enfant, une fille. Je me disais qu'avec une fille il allait peut-être changer. Je pensais aussi à mes parents qui se querellaient sans cesse. J'avais l'impression de reproduire l'histoire de mes parents, alors que je voulais une famille unie.

Comment s'est passée la naissance de votre seconde fille ?

C'était plus d'une année après la mort de la première. Cette fois-ci je m'étais préparée. Je suis allée dans le même hôpital et ai vu le même médecin. Mon mari m'a accompagnée. J'avais décidé que ce serait mon dernier enfant. L'accouchement s'est déroulé normalement. Après je me suis fait ligaturer les trompes pour être sûre de ne plus avoir d'enfant.

Pourquoi une telle décision ?

J'avais 23-24 ans. J'avais vu les souffrances de ma mère et j'ai décidé de ne pas avoir autant d'enfants qu'elle.

Cette fois, votre mari est venu vous voir à l'hôpital ?

Oui, il est même resté avec moi à l'hôpital. Ma fille est née à 8 mois, par césarienne. Elle a eu des problèmes au nombril suite à la coupure du cordon ombilical. Elle avait une infection et on a dû rester une semaine entière à l'hôpital. Quand je suis rentrée à la maison, la petite

souffrait d'une jambe. Elle devenait toute rouge. Peut-être que le cordon a été coupé avec des ciseaux mal désinfectés. Nous l'avons amenée à un autre hôpital, celui de l'Université de Santo Tomas²⁰. Comme ce n'était pas un hôpital public et que nous n'avions pas d'argent, mon frère Raphaël a contracté un emprunt. Sa femme Yolanda a hypothéqué sa maison pour payer l'hôpital. Mais ce n'était pas assez. On a demandé à un fonds social d'aide aux pauvres. On a remboursé. Cela a pris une année.

Votre mari était-il plus sérieux ?

Oui, plus ou moins.

Il avait changé ?

Pas vraiment... Ah oui, j'ai oublié de vous dire que mon père s'est fait abattre avant la naissance de mes enfants. Vous vous souvenez, j'ai dit qu'il organisait des jeux. La NPA l'a finalement tué. C'était une tête dure. Il a dit aux rebelles qu'il ne voulait pas changer, que c'était son moyen de vivre. Il a pris une balle, pendant une fête. Comme les tueurs ne le connaissaient pas, ils ont fait appeler son nom, Luciano Gacutan, pour lui faire l'honneur de danser l'*amenudo*, une danse de couple traditionnelle à Samar, qui permet de récolter de l'argent, pour la paroisse, ou organiser un événement. Le plan était d'identifier ainsi mon père pour être sûr que c'était la bonne cible.

²⁰ Hôpital catholique de l'ordre des Dominicains prônant la pauvreté évangélique et assurant des soins de santé abordables, en particulier aux pauvres. Santo Tomas est la plus grande université catholique du monde.

Pourquoi a-t-il été tué, la *New People's Army* était contre les jeux d'argent ?

Non, je crois que ce n'était qu'une histoire de vengeance parce qu'il ne payait pas la *NPA*. Mais j'étais jeune au moment de ces problèmes. Mon père était gentil en famille, mais à l'extérieur il était dur, un vrai mauvais garçon.

Revenons à ce frère Raphaël qui vous a aidé...

C'était le deuxième plus âgé de la famille. Il était à Manille depuis 1977, un an après moi. Il travaillait dans la construction. Deux frères et moi étions à Manille à ce moment-là. Comme je devais à la fois payer le loyer et rembourser nos dettes, on est allé vivre chez lui. On y est allé en famille, à quatre. Ma fille avait trois mois. Moi, j'ai commencé de retravailler comme femme de ménage chez mon ancien employeur, à Quezon City. Je travaillais tous les jours, mais je pouvais rentrer le soir à la maison de mon frère. On a pu rembourser grâce à moi. Mon mari redevenait mauvais. Comme je gagnais de l'argent, je voulais aussi aider ma sœur Susan qui avait une leucémie. On l'a amenée à l'hôpital à Manille pour tenter de la soigner, mais c'était trop tard. Elle est morte à l'âge de 20 ans. Elle vivait là où j'étais arrivée en premier, chez cette cousine de ma mère. Mon mari n'était pas d'accord que j'aide ma sœur. En 1983-1984, toute ma famille est venue à Manille, deux-trois ans après la mort de mon père. Ma mère faisait des lessives. Ma sœur Susan travaillait dans un club. Ma mère n'approuvait pas qu'elle travaille dans un bar à filles et l'a rejetée de la famille. Ma sœur est tombée malade. Au début, personne dans la famille n'a voulu l'aider, mais finalement elle a été pardonnée.

Il y a eu beaucoup de morts dans la famille à cette époque. Ma petite sœur Sophia adorait le vélo et en empruntait à gauche ou à droite. Ce n'était pas bien pour une fille de faire du vélo, on disait qu'elle pourrait perdre sa virginité... Une superstition. Elle a eu un accident et s'est blessée à une jambe. Mais elle n'a rien fait pour se soigner. Sans doute parce qu'elle avait peur de le dire à sa mère. Jusqu'à ce que ce soit trop tard et on a dû l'amputer. Elle avait 17 ans et elle est morte à 18 ans. Elle a été amenée chez des religieuses, dans un couvent je crois. On ne sait même pas où elle a été enterrée. Peut-être ma mère le savait-elle, mais elle ne nous a rien dit jusqu'à sa mort en 2005. Personne n'est allé à l'enterrement de Sophia, faute d'argent pour payer le transport. Ma mère nous a dit... (Sonia en pleurs s'arrête un moment) Cela fait longtemps que je n'ai pas parlé de ça. Maintenant tout me revient en mémoire. En fait, c'est la première fois que j'en parle. Tout cela est arrivé en un si court laps de temps. Moi je ne pouvais pas faire grand-chose, avec mon mari, ma fille qui avait une infection...

Aux Philippines, il n'y a pas d'assurance-maladie ?

Non, dans le temps il n'y avait pas d'assurance, sauf si on en avait les moyens. Si on n'avait pas d'argent, il fallait se débrouiller²¹.

Combien de temps êtes-vous restée chez votre frère ?

²¹ La *Philippine Health Insurance Corporation* n'a été créée qu'en 1995 pour mettre en place une couverture maladie universelle aux Philippines. Dans les faits, les couches les plus défavorisées ne bénéficient pas d'une couverture digne de ce nom.

Deux ans je crois. Je pouvais travailler. C'est la femme de mon frère qui s'occupait de mes enfants. Elle était toujours là pour m'aider. Elle savait se débrouiller pour gagner quelques sous, en vendant de la nourriture par exemple. Elle avait risqué son titre de propriété pour nous aider et après nous a hébergés.

Pourquoi être partie de chez votre frère ?

Mon mari venait et repartait. Mais quand on a eu fini de payer l'emprunt, il m'a dit de rentrer à Navotas où nous habitions avant. J'ai arrêté de travailler et je m'occupais de mes enfants. Comment c'était avec mon mari ? La même chose. Il a bien continué de travailler comme chauffeur de jeepney, mais il continuait aussi de jouer à l'argent et à me battre. Il achetait des choses, une télévision par exemple, mais s'il perdait au jeu, il les revendait. Il disait : « C'est mon argent, je fais ce que je veux ! » Ma fille reconnaît que c'est son père, certes, mais elle ne le respecte pas pour la vie qu'il nous a offerte. Elle ne me l'a dit que quand il est mort, en 2015. Pour moi je le répète : je suis restée avec mon mari parce que je voulais que ma famille soit unie.

Et cela a duré 23 ans...

Je voulais vraiment avoir une famille, des enfants qui aient un père. Cela n'avait pas été le cas pour moi. J'étais chez ma grand-mère. Ma mère était là aussi chez ma grand-mère, parce qu'elle ne voulait plus rester avec son mari. Moi, je ne voulais pas d'une famille séparée.

5

Allers-retours à Singapour



Comment avez-vous vécu les années d'après tous ces décès, avec deux enfants ?

J'ai commencé par trouver un travail dans une fabrique de vêtements, la *Western Garments*, à deux kilomètres de chez moi à Navotas, près d'un quartier de squatters vers le port de Manille. Notre maison était au-dessus de l'eau sur pilotis. Elle était petite, avec une seule chambre pour nous tous, y compris la cuisine. Les toilettes ? Directement dans la mer par un trou. C'était comme ça. Maintenant ils ont gagné sur la mer et développé un quartier traversé par une grande route, construit des immeubles... Il n'y a plus de squatters. Ils ont été relocalisés plus loin hors du grand Manille, à Bulacan.

Ce travail était ok pour vous ?

Oui, je gagnais 127 pesos par jour, plus les heures supplémentaires, jusqu'à quatre par jour. Aujourd'hui cela ferait 2 francs suisses, mais on ne peut pas comparer, le peso philippin valait bien plus alors. Je commençais à sept heures du matin pour finir à dix heures du soir, Je travaillais sept jours sur sept, sans vacances. Il n'y avait pas d'heures supplémentaires le week-end, c'était huit heures par jour seulement. Il y avait une pause d'une heure et demie à midi, plus deux fois quinze minutes dans la journée. Je devais courir à la maison pour faire à manger aux enfants et retourner au travail. Dans la maison il n'y avait pas d'eau courante. Je devais faire la lessive avant d'aller travailler. Je me couchais entre 23h30 et minuit et me réveillais à trois heures du matin, quand il y avait de la lessive à faire. Sinon, c'était cinq heures au plus tard. Les conditions de travail à l'usine ? Ça allait. Cela dépendait

de mes tâches. L'usine fabriquait des jeans, des polos à longues manches, pour des marques américaines comme *Levis*, *Calvin Klein*, *Polo*, et des marques japonaises. Tout partait à l'exportation. Les tissus venaient de l'étranger, de Chine pour la flanelle, des États-Unis pour le jean. Si le salaire était suffisant ? Non... Oui... C'était mieux payé que domestique. Le patron de la fabrique a fini par perdre des contrats parce qu'il envoyait aussi les vêtements mal cousus. On ne peut pas dire qu'il y avait un contrôle qualité. Cette fabrique existe toujours aujourd'hui, mais elle est moins importante qu'avant. C'était une grosse fabrique, environ 500 personnes y travaillaient, sans compter les filiales et les entreprises partenaires.

Votre salaire ne suffisait donc pas pour faire vivre votre famille ?

Non, ce n'était pas suffisant. Mon mari donnait des fois 100 ou 150 pesos. Mais il gardait le reste pour boire et jouer. C'est moi qui entretenais la famille. Depuis le début, je devais emprunter, souvent à des collègues, jusqu'au salaire, qui était payé chaque semaine. Tout mon salaire partait pour rembourser ces emprunts et ça recommençait. Heureusement c'étaient des prêts avec des petits intérêts, pas comme chez les Indiens, les *Bumbai* comme on les appelle aux Philippines, qui prêtent selon le système du cinq-six : tu empruntes cinq et tu en rembourses six... Si ce n'est pas dans le mois, tu paies des intérêts plus gros. J'ai dû pratiquer ce système de temps en temps quand même, mais pas chez les Indiens. C'était dur, mais pas autant qu'avant de trouver ce travail quand il fallait batailler pour ne pas avoir faim.

Combien de temps avez-vous travaillé dans cette fabrique ?

De 1986 à 1993, presque huit ans. A cette époque, j'avais un rêve : partir à l'étranger pour avoir une vie meilleure. J'avais deux amies d'enfance qui étaient parties. Une avait fini ses études universitaires et travaillait aux États-Unis comme comptable. L'autre, qui n'avait fini que l'école secondaire, était mariée à un marin de *l'US Navy*, rencontré quand il était à Subic, la base navale américaine²². Elle aussi vivait aux USA. Je voyais bien quand elles rentraient aux Philippines que leurs vies étaient meilleures. En juin 1993, j'ai averti mon employeur que je partirais en octobre. J'avais un contrat pour Singapour avec une agence de placement à l'étranger. Je ne devais pas avancer les frais ni payer le billet d'avion. Le contrat stipulait que ce serait déduit plus tard de mon salaire. L'agence prenait la moitié. Mon salaire était 270 dollars de Singapour²³, moi j'en touchais 135. Pendant six mois. Après j'ai reçu 300 dollars par mois. C'était un contrat de deux ans.

C'est ainsi que vous avez débarqué à Singapour...

Oui, mon premier employeur était un Singapourien chinois chrétien. C'était une famille de quatre, avec deux enfants. Mais je ne suis restée que trois mois. Pourquoi ?

²² La base navale de Subic Bay et celle aérienne de Clark étaient les deux plus importantes bases américaines hors des États-Unis jusqu'en 1991, lorsque le Sénat philippin a décidé de ne pas renouveler le contrat de location. Vu les tensions en Asie du Sud-Est, des accords militaires entre les deux pays sont actuellement renégociés et des bases américaines existent toujours aux Philippines.

²³ En 1995, 270 dollars de Singapour valait 243 CHF ou 185 USD.

Parce que j'étais enfermée. Chaque fois que la famille sortait, pour aller à l'église ou ailleurs, ils fermaient la porte à clé et me laissaient à l'intérieur. Quand elle était là, la femme me suivait partout, critiquant tout ce que je faisais. Comme je me retrouvais pour la première fois à l'étranger, je me sentais perdue. Il y a une grosse différence entre être bonne aux Philippines et à Singapour. La femme me disait que même si j'étais bien une mère, je ne savais pas tenir un ménage. Elle me comparait toujours avec la domestique qu'elle avait eue avant, qui avait beaucoup d'expérience. Moi c'était la première fois que je quittais ma famille et que j'étais confrontée à des exigences aussi strictes. Je préparais bien la nourriture, mais comme elle était différente des habitudes de la famille, ils n'aimaient pas. La plupart du temps c'était la mère de la femme qui amenait les repas. Ma façon de cuisiner, ils la critiquaient tout le temps. Peut-être que cette femme ne m'aimait tout simplement pas. J'ai donc décidé de changer d'employeur ou de rentrer aux Philippines.

Vous avez pu changer d'employeur ?

Après un mois, j'avais déjà dit à mon employeur que s'il n'était pas satisfait je pouvais partir. La femme a elle-même pris contact avec l'agence pour changer de bonne. L'agence m'a placée ailleurs.

Et c'était mieux ?

Oui. C'était dans un appartement de trois chambres qui appartenait aux parents d'un couple. Il vivait là avec leur fille handicapée et les grands-parents. C'était aussi

des Chinois, mais bouddhistes. Le grand-père était venu de Chine.

Où dormiez-vous ?

Dans le salon. Il y avait une autre femme de ménage, aussi philippine, qui s'appelait Lisa. Elle était là depuis six ans. La nuit, nous déroulions un matelas dans le living. Le jour, il y avait une chambre pour les garçons et une autre pour les filles, y compris nous les domestiques. Il y avait tout le temps beaucoup de monde. En fait, toute la famille, trois sœurs et deux frères et leurs enfants, venait tous les jours à la maison des grands-parents. Ainsi ils ne devaient pas se payer de bonne eux-mêmes. En général, ils déposaient les enfants jusqu'au repas du soir avant de les reprendre. Moi j'étais heureuse parce qu'il y avait beaucoup d'enfants !

Combien d'enfants ?

Sept, dont un garçon adopté, l'aîné de huit ans. Je l'accompagnais à l'école. J'étais contente, parce que je pouvais sortir tous les jours. Mon travail était très varié. Je devais aussi aller chez une des sœurs. En fait, c'était elle qui avait signé le contrat. Et puis chez un frère. Mais j'avais un dimanche de congé par mois. L'autre femme de ménage avait tous les dimanches de libres. Quand moi j'avais aussi congé, j'allais avec elle à *Lucky Plaza*, devant un centre commercial qui servait de point de rencontre à la communauté philippine. Oh mon Dieu ! La première fois que j'y suis allée, c'était comme une fête chez nous, avec de quoi manger, des chansons, de la danse... Quand j'ai appris à prendre le métro, j'ai commencé à visiter l'île,

Marina Bay par exemple²⁴, en faisant attention de retrouver mon chemin. Je partais à 9 heures du matin pour rentrer vers 17 heures.

Vos nouveaux employeurs vous critiquaient-ils aussi ?

Non, non. Ils étaient mieux que les précédents. Le réveil était à cinq heures. C'était la grand-mère qui faisait le petit-déjeuner. Pour nous, il y avait la lessive, à la main. Dans leur culture, ils étaient super protecteurs vis-à-vis des enfants, mais ils n'étaient pas trop regardants sur les nettoyages. Dans l'esprit de cette famille, il fallait s'occuper des enfants d'abord. Si c'était le moment de manger, ils devaient finir leur assiette, même si cela prenait deux heures. Des fois, quand la famille sortait au restaurant ou en visite, ils nous prenaient avec. Le mari de celle qui m'avait engagée avait un business, mais je ne sais plus de quoi.

Combien de temps êtes-vous restée dans cette famille ?

Jusqu'à la fin du contrat, une année et neuf mois.

Et après ?

Je suis rentrée aux Philippines, mais seulement pour un mois. J'avais été recrutée à Singapour par une autre sœur de la même famille. Elle avait deux enfants. Ils n'étaient plus gardés par leurs grands-parents. Elle

²⁴ À Singapour, quartier moderne de gratte-ciel futuristes, hôtels chics et restaurants.

travaillait au *duty free* en ville et son mari avait aussi un business. On peut dire qu'ils étaient de la classe moyenne. À Nouvel-An, le nouvel an chinois je veux dire, je recevais beaucoup d'argent. Tout le monde devait donner aux domestiques.

Beaucoup, vraiment ?

En gros un salaire, dans les 300 dollars de Singapour.

Que faisiez-vous de cet argent ?

Je l'envoyais à ma famille aux Philippines. En gardant quand même un petit quelque chose pour mes sorties...

Pour combien de temps avez-vous été engagée cette seconde fois ?

De nouveau deux ans.

Qui s'occupait de vos propres enfants ?

Ils étaient avec leur père. Il dépensait tout. Un jour, il m'a envoyé une photo de ma fille jouant dans la rue. J'ai été choquée de la voir avec un t-shirt trop large et le crâne rasé, parce qu'elle avait des poux. Ça m'a déprimée, je voulais rentrer. Mon fils n'a pas pu terminer son école faute d'argent. Il était en 6^e année. Mais je ne pouvais pas rentrer. J'ai parlé de ma famille à mon employeur, qui s'est fâché parce que j'envoyais tout mon argent et que ce n'était finalement pas pour mes enfants. Un jour, je suis allée à l'ambassade des Philippines pour dire que je voulais rentrer. J'y suis resté deux nuits. Les employés ont étudié mon cas. Lisa, l'autre domestique, m'a téléphoné, disant

qu'il me fallait revenir chez mon employeur et que de toute façon je ne pouvais pas rentrer aux Philippines, parce que c'était eux qui avaient mon passeport. Je suis revenue, mais les choses n'étaient plus comme avant. J'étais aussi malade à cette époque, avec de l'eau dans les poumons. Je ne sentais pourtant pas vraiment de douleur. Mon problème avait été décelé aux rayons X, lors du contrôle médical réglementaire. Le médecin m'a dit qu'à son avis je pouvais rentrer aux Philippines. Je n'ai pas fini mon contrat. Il me restait trois mois. Mon employeur m'a laissé partir.

6

Coursière à Makati



De retour au pays, comment avez-vous retrouvé votre famille ?

Je suis directement allée chez ma mère, avant d'aller où nous vivions, à Navotas, pour prendre mes enfants. Seul mon fils était là, ma fille n'était plus là. Elle était chez la sœur de mon mari, en province. J'y suis allée. Mon retour était inattendu. J'ai vu ma fille avec des tongs dépareillées. Elle portait un slip de son frère. Les enfants de la sœur de mon mari étaient eux bien habillés. J'ai décidé de prendre ma fille avec moi et demandé son transfert d'école. J'ai vu qu'ils avaient réparé la maison et installé des toilettes, tout ça avec l'argent que j'envoyais ! Mon fils avait de son côté pris l'habitude de fuguer. Son père le frappait aussi. Une fois, il l'a attrapé par les cheveux pour le jeter la tête contre le mur. Les voisins me l'ont raconté. La plupart du temps, au lieu de rentrer à la maison, mon fils restait avec des amis. Je l'ai pris pour l'amener chez ma mère. Mais mon mari nous a rejoints. Et je l'ai accepté de nouveau...

Et votre mère l'a accepté aussi ?

Non, non. En fait, c'est ma mère et ma sœur qui sont parties...

Vous êtes restés longtemps chez votre mère ?

Deux ou trois mois. J'avais retrouvé mon travail à la fabrique de vêtements. Mon mari menait sa vie habituelle, les jeux d'argent, rien n'avait changé.

Quels âges avaient vos enfants ?

Le garçon, Ronaldo*, avait seize ans, ma fille, Marilou*²⁵, quatorze.

Que faisaient-ils ?

Mon fils avait repris sa scolarité, mais cela n'allait pas. S'il n'avait pas assez d'argent dans la poche, il n'allait pas à l'école. Ma fille c'était différent. Même si elle n'avait pas assez d'argent, elle se débrouillait pour aller à l'école.

Combien de temps a duré cette nouvelle tranche de vie ?

Je suis resté une année à la fabrique de vêtements. Il y avait moins d'heures et je ne pouvais plus rentrer à la maison, parce que je passais aussi du temps avec mes amies et que mon mari n'aimait pas ça. J'ai quitté mon travail pour aller tenter ma chance comme domestique chez la secrétaire de la fabrique. Ce n'était pas loin et j'avais la nourriture gratuite. Je pouvais rentrer trois fois par semaine pour m'occuper des enfants. Mais dans mon esprit, je trouvais que ma vie ne s'améliorerait pas. J'ai donc cherché un travail à Makati, le quartier des affaires. Par une agence, j'ai été engagé par une femme qui travaillait pour une société de services financiers très connue à Manille, SGV, qui n'engageait que des personnes très bien formées.

C'était mieux comme travail ?

J'avais un bon salaire, dans les 5'000 pesos par mois à la fin²⁶. Je cuisinais, j'allais au marché. Je me levais tôt le matin pour prendre le bus. Et je revenais avant que mes

²⁵ L'astérisque signale des prénoms fictifs.

²⁶ En 1995, 255 CHF ou 194 USD.

employeurs ne soient levés. Je faisais aussi des courses professionnelles pour eux. Je devais livrer des documents à signer et les ramener. Mon employeur voulait que je fasse ça vite et pour cela il me payait le taxi. Mais plutôt que de me retrouver coincée dans les embouteillages, je courais à pied et je gardais l'argent du taxi pour moi... Mon employeur m'a dit plusieurs fois que j'étais une rapide ! (Sonia rit de bon cœur) Cela me faisait 100 pesos de gagnés par trajet. Je ne lui ai jamais rien dit. Il l'apprendra peut-être par ce livre ! Parfois je partageais un peu avec le gardien de l'immeuble de la nourriture, du poisson.

Pour qu'il ne parle pas à vos employeurs ?

Non, non, ce n'est pas ça ! En retour, le garde me recommandait pour des travaux accessoires de nettoyage dans les bureaux, s'il y en avait. J'étais très forte en ce temps-là, je n'avais pas encore 40 ans. J'étais efficace. Mes employeurs étaient contents. Ils me recommandaient eux aussi à des amis pour des extras, sachant ce que j'étais capable de faire. J'ai travaillé pour eux pendant quatre ans. C'est ainsi que j'ai aussi été engagée par un Suisse et sa compagne philippine, qui habitaient le même condominium²⁷, dans un immeuble pas si haut, neuf étages. Ce Suisse a un lien avec mon futur mari, vous verrez comment... je travaillais chez eux deux fois par semaine, pour 2'000 pesos. Plus tard, mes premiers employeurs ont dû quitter leur appartement de Makati et je ne les ai pas suivis. J'ai aussi travaillé pour un Japonais dans un autre immeuble, à mi-temps. Pour avoir facilement accès à mes différents jobs, je dormais sous le

²⁷ Immeuble d'appartements ou de bureaux en copropriété.

toit du condominium dans un petit espace technique au-dessus de l'ascenseur. Il fallait une échelle pour y accéder. J'y montais avec une amie et on s'allongeait tête-bêche, nos têtes face aux pieds de l'autre, tellement c'était petit. Le réduit ne devait pas faire plus d'un mètre de haut... Je suis petite, mais quand même ! On se cachait là-haut. Il y avait dans l'immeuble une femme qui surveillait tout. Mais elle ne pouvait pas nous surprendre, parce qu'elle était trop corpulente pour grimper à l'échelle...

Vous n'aviez pas le temps de rentrer chez vous ?

Non, je n'avais pas le temps. Je devais être tôt au travail et je finissais tard. Et surtout je voulais économiser les trajets en transports publics. Il y a aussi que, une fois que j'étais quand même rentré à la maison, mon mari s'est fâché parce que c'était tard. Il m'a dit de ne plus revenir la semaine et de rester dormir ailleurs. Les enfants ne pouvaient rien dire. Ils avaient peur de lui, peur qu'il les batte. Finalement, je ne rentrais que le samedi. Et je continuais de travailler. Avant mon employeur suisse, j'en avais un autre, un Anglais, deux fois par semaine. Il était aimable. Il n'était pas toujours à la maison. Il s'occupait d'immobilier. Il avait un grand appartement et une nounou pour ses enfants. Moi, je nettoys, j'allais à la poste, j'étais son messenger. Lui aussi il me donnait 200 pesos pour le taxi aller-retour et moi je courais encore, dans mon uniforme blanc de bonne, pour économiser.

Vous économisiez beaucoup ?

Chez le Japonais, je gagnais 3'500 pesos pour un mi-temps. Avec la manager philippine, 4'000 pesos à plein

temps au début puis 5'000. Oui j'économisais, mais je dépensais tout pour mes enfants.

Et pour les extras, et à courir comme messagère ?

Entre 700 et 1'000 pesos par mois...

Revenons au Suisse chez qui vous travailliez, parce que c'est grâce à lui que vous avez rencontré votre futur vrai mari, non ?

Ce Suisse s'appelait Danny*. Je le voyais tous les jours dans le même immeuble. Il travaillait à Makati, dans la finance. Une fois, l'administration du condominium m'a fait savoir qu'il cherchait quelqu'un, deux ou trois heures deux fois par semaine. C'est sa compagne philippine qui m'a interviewée. Pour ce qui est du ménage, ce sont les femmes qui gèrent.

Rencontre avec Ernst



Racontez-nous l'histoire de votre rencontre avec votre futur « vrai » mari...

Quand je nettoyais chez Danny, je voyais les photos de ses parents, avec leur chien. J'admirais sa maman. Elle ressemblait à Sophia Loren. Malheureusement elle est morte peu après. Danny et son amie sont allés en Suisse pour l'enterrement, et aussi pour voir comment son père vivait cette perte. À ce moment-là, les parents habitaient la plupart du temps en Espagne, dans une grande maison avec piscine, propriété de leur second fils. Pendant leur absence, mes employeurs m'ont proposé de rester dans l'appartement de Makati, avec la sœur de la petite amie. Pour moi, c'était un bonheur de pouvoir rester là pendant un mois, plutôt que de se cacher pour aller se reposer. Je n'étais pas autorisée à dormir dans la chambre à coucher, mais pour moi c'était ok sur le canapé. À côté, j'avais encore du travail à temps partiel. On le faisait à deux avec mon amie du réduit et ça allait vite. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, mais j'ai entendu qu'elle travaille au Koweït. Elle n'osait pas dormir dans l'appartement. Mais quand la sœur de l'amie de Danny n'était pas là, je l'invitais pour manger et se reposer.

Et au retour des propriétaires ?

La compagne de Danny m'a dit qu'elle avait pitié de son père, qui était tout seul dans la grande maison en Espagne. Ils parlaient de chercher une compagne pour lui. C'est là que moi j'ai dit : « Puis-je être celle-là ? Je prendrai bien soin de lui ! » Quelques jours plus tard, Danny m'a pris à part. Il m'a demandé si c'était vrai que je voulais m'occuper de son père. Il m'a demandé si je me rendais

bien compte qu'il était déjà vieux. « Tu sais quel âge il a ? » m'a-t-il demandé. Je lui ai répondu : « Oui, je vois sa photo tous les jours ! » Il essayait de me décourager, pour voir si j'étais sérieuse. Il me disait que son père n'avait pas tant d'argent que ça, juste sa pension. Moi j'ai dit : « Pas de problème, je peux travailler. ». Comme il a vu que j'étais déterminée, il a dit qu'il allait inviter son père et qu'on verrait. Il s'appelait Ernst.

Et vos enfants ? Qu'en pensaient-ils ?

Une fois ma fille m'a raconté que son père lui avait aussi dit que je n'étais même pas vierge quand il m'avait épousée. Il disait ça un peu partout, y compris aux voisins. Ma fille avait alors 16 ans ou 17 ans. Elle m'a conseillé de ne plus rentrer à la maison. Pour elle, il fallait que je me sépare de son père et qu'elle et son frère quittent également la maison, pour aller chez une tante. Ce père voyait ma fille comme une domestique et la battait aussi en plus. Il reportait sur les enfants la faute de l'échec de notre relation. Ma fille avait pitié de moi. Elle avait été témoin de ce que son père me faisait. C'était durant la période où j'étais pendant un mois chez Danny. Je n'avais pas encore fait ma proposition pour être la compagne de son père, mais la discussion avec ma fille m'a confirmé dans mon idée de quitter mon mari philippin et de chercher à avoir une relation avec le père de Danny. À ce moment-là, ma fille m'a dit qu'elle voulait aussi travailler comme employée de maison. Elle savait cuisiner et nettoyer. Son père ne lui donnait rien pour l'école, même si moi je laissais de l'argent. Les enfants sont donc partis chez leur tante. Quand je l'ai su, je lui ai dit de trouver un travail tout en continuant d'étudier. Je ne voulais pas

qu'elle soit comme moi. Je connaissais un couple, sans enfant. J'ai recommandé ma fille. Elle est allée travailler chez eux pendant quelques mois seulement, parce que le couple partait. Mais c'était un début.

Revenons à la proposition de rencontrer Ernst ...

Oui. Cela a fait l'effet d'un éclair ! En attendant que Ernst, son père, vienne aux Philippines, Danny me donnait gentiment de l'argent pour mon téléphone. Il m'a demandé où je logeais. « Dans différents endroits », j'ai répondu. Il m'a proposé d'habiter avec eux dans un autre appartement. Il était généreux. Quand il a compris que je voulais vraiment rencontrer Ernst, il a loué un plus grand appartement pour que son père ait sa chambre et que moi je puisse y vivre dans une chambre de bonne.

Comment a eu lieu la rencontre ?

Après quelques mois, Ernst est arrivé. La première fois que l'on s'est vu dans l'appartement, nous nous sommes serré la main et il l'a gardée longtemps. Il a dit d'un air coquin à la compagne de Danny : « Elle est bien, elle a un joli derrière... » Eh oui, je portais toujours des shorts ! Je m'étais préparée, j'avais mis mes plus beaux vêtements... Je devinais qu'il regardait ce que je faisais et je crois qu'il m'admirait. Après son arrivée, ils sont partis sans moi pour une semaine de vacances à Puerto Galera, une destination de vacances pas trop loin de Manille. À leur retour, Danny a dit : « Tu dois t'occuper de mon père. » Ils en avaient probablement discuté à Puerto Galera. Depuis ce moment-là, ils m'ont tous traitée comme un membre de la famille. J'allais au restaurant avec eux, c'était

la première fois de ma vie que je ne vivais pas comme une domestique ! Ils sont encore partis une fois en me laissant seule, à Palawan, une île connue de l'archipel. Après cela, je ne suis plus jamais restée derrière. On est allé à Leyte, dans la province de la compagne de Danny. J'étais du voyage. C'est la première fois que j'ai pris l'avion en touriste. « Pendant le séjour, c'est toi qui prendras soin de mon père », a dit Danny. Il avait réservé deux chambres, une pour Danny et sa compagne, une pour moi et Papy, comme il l'appelait. J'ai demandé : « Y a-t-il deux lits séparés ? » Danny m'a répondu : « C'est égal, s'il n'y en a qu'un, tu dors avec Papy... »

Finalement il y avait deux lits ou un seul ?

Deux... Le jour suivant, Danny a frappé à notre porte et dit en rigolant : « Mon père est toujours vivant ou il a fait une crise cardiaque ? » Moi je me disais que Ernst allait certainement vouloir du sexe. Mais bon, j'avais décidé de prendre soin de lui. Finalement, il ne pouvait plus le faire, si vous voyez ce que je veux dire... Il avait déjà 83 ans. Cela dit, à Manille on était encore timide, mais dans cet hôtel de Leyte nous sommes devenus proches... Il ne parlait pas vraiment anglais. Mais il souriait tout le temps. Je crois qu'il était heureux. Il ne se fâchait jamais. Pas comme d'autres personnes âgées ici en Europe. Quand on est rentré à Makati après une semaine en province, on sortait toujours, au restaurant, ou faire des excursions. Si je n'étais pas là, Ernst demandait toujours : « Où est Sonia ? » Ils devaient me chercher. Il voulait toujours que je sois à ses côtés. La compagne de Danny m'a demandé, entre filles : « Quelque chose s'est passé avec lui ? » Je lui ai répondu d'un air complice : « Bien sûr... » Mais on était

simplement très proches, on s'embrassait et on se tenait par la main. Ernst a dû rentrer chez lui après trois semaines, à cause de son billet d'avion de retour et de son visa. Avant de partir, il m'a encore demandé : « Tu veux toujours être avec moi ? » Je lui ai répondu que oui. Il insistait : « Mais je ne suis pas riche, je ne peux pas te donner 500 francs par jour comme 500 pesos ici. » Je lui répétais que je pouvais travailler en Suisse comme aux Philippines. Ernst a demandé à son fils d'arranger les choses. Depuis les vacances en province, je redormais dans ma chambre de bonne. Un jour avant son départ, il m'a dit en chuchotant : « Ce soir, viens en cachette dans ma chambre... ». J'y suis allée à trois heures du matin et suis ressortie à cinq... C'était drôle !

Ernst a donc dû rentrer en Suisse. Que vous est-il arrivé à vous ?

Je suis restée dans l'appartement de Danny. Il me disait : « Ernst va appeler à 15 heures, il faut que tu sois là. »

Il n'appelait quand même pas tous les jours...

Oh oui, tous les jours ! On se disait juste bonjour et comment on allait. Il ne parlait toujours pas très bien anglais, et moi non plus d'ailleurs. Nous discussions un petit moment et puis c'était Danny qui prenait le relais. D'ailleurs, il ne fallait pas faire long. Le téléphone était cher, pas comme aujourd'hui. Un jour Danny m'a dit que Ernst voulait m'inviter en Suisse. J'ai répondu : « Vraiment ? » Danny m'a demandé si j'étais prête. Bien sûr que je l'étais. Il m'a encore répété que la vie était

différente en Suisse. Et, comme le disait Ernst, que je ne recevrais pas 500 francs comme 500 pesos aux Philippines. Je lui ai à mon tour répété que je pouvais travailler. J'avais juste un peu peur de devoir apprendre une nouvelle langue. Mais j'ai commencé avec confiance à préparer mes documents.

En fait, j'ai eu pas mal de problèmes. Je me faisais notamment du souci parce que j'étais mariée et qu'en principe on ne divorce pas aux Philippines²⁸. On a discuté sérieusement avec Danny et Ernst. Je suis allé avec appréhension à l'Office national de statistiques, pour demander mes papiers. C'est à ce moment que j'ai découvert avec surprise que je n'étais pas officiellement mariée avec mon ex. En fait, au moment du mariage, je n'avais pas l'âge légal, qui était de 20 ans. Peut-être que ce sont mes témoins opposés au mariage qui ont monté le coup. Pour faire mes papiers, ce non-mariage était un soulagement. Mais j'ai quand même eu pas mal de problèmes. J'avais par exemple trois documents qui indiquaient des dates de naissance différentes, comme je l'ai dit au début. Pour ma sécurité sociale par exemple, c'était le 20 mai...

Comment ça, trois dates de naissance différentes ?

Oui, trois dates de naissance différentes. Celle de mon passeport n'était pas la même que celle de ma carte de sécurité sociale. Et quand je suis allée à Singapour, j'avais fait mes papiers sur la base de mon ancien contrat de mariage, celui qui n'était pas vraiment enregistré. En fait,

²⁸ On le verra dans la seconde partie.

je me suis rendu compte que je n'avais pas de certificat de naissance. Je suis donc retournée vers ma mère pour savoir enfin quand j'étais née. J'étais fâché contre elle, parce qu'elle ne savait même pas ma date de naissance. Elle m'a dit que tout ce qu'elle savait, c'est que j'étais née en avril, parce qu'une de mes tantes avait accouché à peu près en même temps qu'elle. Elle se souvenait que j'étais née peu avant la fille de cette tante. Comme Ernst devait justement revenir en avril, j'ai moi-même décidé que ce serait le 13, le même jour que l'anniversaire de ma mère et un jour avant celui de ma cousine. C'était plus facile à retenir... Mais à l'Office des statistiques, on a fini par retrouver que ma date de naissance officielle était le 8 avril ! Comme en fin de compte j'étais célibataire, Danny a pensé que je pourrais me marier avec Ernst, qui était déterminé à faire le pas.

Nouvelle vie en Suisse



Les démarches ont-elles été plus facile ensuite ?

Oui, j'ai déposé ma demande de visa pour la Suisse en mai 2005 et j'ai reçu celui-ci en septembre. Avec un nouveau passeport. Ernst était revenu trois semaines en avril-mai pour voir si tous les papiers étaient ok, avant mon anniversaire qui était encore le 13 avril, et juste avant qu'on ne découvre à l'Office National des Statistiques que c'était le 8... Du coup, comme j'étais légalement célibataire, on avait pu demander le visa en vue de mariage. Je ne dormais plus dans la chambre de bonne. On est encore allé en vacances à Palawan. Le 20 septembre, je suis arrivée en Suisse avec Danny et sa compagne. Et on s'est mariés le 23...

Trois jours après ton arrivée ?

Oui. Je me suis mariée à l'état civil. J'étais en blanc. Ernst avait 84 ans et moi 44. Nous avions 40 ans de différence.

Cela ne vous dérangeait vraiment pas ?

Pas du tout. Je savais déjà tout cela. Pour moi, c'était une nouvelle vie qui commençait.

Vous avez fait une fête ?

Nous sommes allés manger à *La Croisée*, un hôtel-restaurant entre La Chaux-de-Fonds et Neuchâtel. On a fait une parade sur un tracteur décoré. L'apéro avait eu lieu au château de Boudry. Nous étions neuf, avec toute la famille d'Ernst.

Quelle a été votre impression en arrivant en Suisse ?

Depuis l'aéroport on a pris le train. J'étais impressionnée. Est-ce que je rêvais ? Tout était vert avec des paysages de champs cultivés. À Singapour, il n'y avait que des buildings. J'essayais de me réveiller en me donnant des petites claques sur la nuque. Je voyais les Alpes au loin, avec la neige au sommet, et puis des vignes en bas. Mais j'ai eu un peu peur en arrivant vers Sonceboz, en roulant entre des rochers impressionnants. Je me disais : et s'il y avait un tremblement de terre ? J'avais amené avec moi mon *walis tingting*, le petit balai traditionnel de branches de cocotiers séchées. La compagne de Danny me l'avait conseillé, au cas où je ne saurais pas utiliser l'aspirateur... Je crois que c'était une blague !

L'avez-vous utilisé, ce balai ?

Oui, je l'ai toujours, mais il est devenu trop petit à force de perdre des brins... (rires)

Et l'aspirateur, vous avez dû apprendre à l'utiliser ?

Non mais ! Bien sûr que je savais utiliser un aspirateur ! Plusieurs de mes employeurs à Manille en avaient. Je me suis adaptée rapidement à ma nouvelle vie. La famille d'Ernst m'a fait faire des tours. Avec Ernst, cela allait bien. Il était drôle, même si je ne comprenais pas toujours ce qu'il me disait. Il était calme, aimable, il prenait vraiment soin de moi. Il m'a promis de m'amener visiter plein d'endroits, ce qu'il avait déjà fait avec sa femme décédée. Sa famille me demandait comment nous

nous comprenions, Ernst et moi. Eux ne voyaient pas comment. Mais nous, on s'entendait bien. Après deux semaines, on a demandé pour moi un permis B²⁹. Ensuite on est allé à Genève pour faire un visa européen, pour aller en Espagne dans la villa du fils aîné d'Ernst.

Vous êtes allés en Espagne peu après votre arrivée ?

Oui. Je vous raconte une petite histoire quand nous étions au consulat. Pour accélérer le processus, la femme du fils d'Ernst a dit au préposé : « Faites vite, c'est pour leur lune de miel ! » Les fonctionnaires étaient surpris, vu la différence d'âge. Moi, je portais mes lunettes très bas pour avoir l'air plus vieille... J'ai eu le visa deux semaines après.

Et la lune de miel était belle ?

Oh oui ! En traversant la France, je me disais : « Waouh ! je suis en France ! » On a dormi à Narbonne. Au restaurant, tout le monde était surpris en voyant notre couple. Pour moi c'était le bonheur. Mon rêve était d'avoir une vie à l'abri du besoin, pour moi et les miens. Je voulais épouser un homme âgé simple et gentil et veiller sur lui - ce que j'ai fait - et être enfin tranquille. J'avais tellement souffert pendant ma vie aux Philippines. Quand j'étais à Singapour, entre domestiques philippines, on plaisantait en anglais sur les cinq « C » du mari parfait : *credit card, cash, career, condominium and car* (carte de crédit, argent liquide, carrière, appartement et voiture). Ernst avait une carte de

²⁹ Permis suisse d'établissement annuel pour étrangers.

crédit, pas de voiture, une carrière derrière lui, un appartement certes en PPE mais petit et pas beaucoup d'argent ! Il ne recevait que l'AVS³⁰. Moi, je me disais : « Je vais trouver les deux autres C, le cash et la voiture. » Mais je n'ai toujours pas de voiture... (Sonia rit de bon cœur) Je me disais surtout que même sans éducation je pouvais avoir une vie meilleure ici en Suisse. Quand j'étais encore aux Philippines, Ernst m'avait expliqué comment serait ma vie dans son pays. Il me disait que si j'avais un travail, il fallait l'aimer. Et éviter les ennuis. Éviter aussi d'emprunter de l'argent aux autres. J'ai suivi ses conseils. Il m'a aidé à trouver du travail, en glissant des flyers dans les boîtes aux lettres, pour voir si quelqu'un avait besoin d'aide pour le ménage ou le repassage. Ernst avait aussi dit que je pourrais faire des massages, parce que je me débrouillais bien. Aux Philippines, on fait d'abord des massages avant d'aller chez le médecin. Mais comme les propositions, peut-être malhonnêtes, ne venaient que d'hommes, Ernst a dit que ce serait mieux si je ne faisais que des ménages...

Vous êtes-vous adaptée à la vie suisse ?

J'avais l'habitude de me débrouiller seule. Alors j'ai commencé par nettoyer l'appartement d'Ernst. J'étais arrivé à fin septembre 2005. Quand l'hiver est venu, j'étais tout excitée ! C'était aussi un de mes rêves de voir la neige et de fêter un Noël tout blanc !

Avec cette fois-ci un cadeau sous le sapin ?

³⁰ Assurance-vieillesse et survivants en Suisse, système de retraite étatique qui, seule, ne permet pas de vivre décemment.

Ah oui, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit sur ma découverte de Noël à Manille... J'avais appris qu'il n'y avait pas partout une chaussette pendue au sapin. Le premier réveillon de Noël, nous l'avons passé que les deux, Ernst et moi. C'était différent de Noël à Manille et je dois dire que les animations de là-bas m'ont quand même manqué. Mais le 25 décembre, on est allé chez le fils. Il y avait des cadeaux, à manger, c'était un repas de fête. Et c'était mon premier Noël en Suisse.

Qu'avez-vous reçu ?

Du chocolat et une jaquette chaude.

Vous n'avez pas souffert du froid ?

Oui, mais je m'habillais bien. Ce n'est pas si mal allé. Ernst m'amenait un peu partout, avec son fils qui nous conduisait en voiture. Ernst a rendu son permis à plus de 90 ans. On sortait dans la neige avec le chien qu'on avait à l'époque. J'ai vu le Doubs gelé. On m'a dit qu'on pouvait même marcher sur la glace. Je n'y croyais pas et j'avais peur de tomber à l'eau. Cela allait bien avec Ernst. Les gens se posaient toujours des questions, mais nous on se comprenait. Et quand on ne se comprenait pas, je regardais le dictionnaire. Il était Zurichois et n'était venu à La Chaux-de-Fonds qu'en 1991, parce que son fils y gérait un hôtel et lui avait donné le petit appartement qui lui servait de bureau. C'est pour ça que je suis arrivée à La Chaux-de-Fonds. Ernst m'a d'abord appris l'allemand, sa langue maternelle, en commençant par l'alphabet et les nombres. Il m'a montré comment il cuisinait et c'est ainsi que j'ai appris à faire de la cuisine suisse. Ce que j'aimais en lui, c'est qu'il était doux, très propre sur lui, dans un appartement propre. Il appréciait ce que je faisais pour lui, sans jamais se plaindre, pas comme d'autres. Il n'était pas difficile et il

m'était facile de vivre avec lui. Il n'avait pas honte de me présenter comme sa femme.

Vous avez commencé par apprendre des rudiments d'allemand. Pourquoi pas directement le français, puisque vous habitiez dorénavant dans une région francophone ?

Ernst m'apprenait aussi le français. Mais au début, on faisait des allers-retours jusqu'à la maison de son fils en Espagne. Quand on a décidé de rester à La Chaux-de-Fonds, en 2007, deux ans après mon arrivée, je suis allée prendre des cours de français à l'École-club Migros tout près de chez nous, pendant quatre mois, une fois par semaine, deux heures, avec des devoirs.

On dit que le français est difficile à apprendre...

Oui, c'est difficile. Comme je ne me débrouillais pas encore assez bien, je suis allé ensuite prendre des cours offerts par une association d'aide aux femmes migrantes, *Recif*, deux fois par semaine. C'était un peu mieux pour moi. Le plus difficile ? La grammaire et la manière de prononcer, la langue parfois collée au palais (Sonia montre comment). Et l'écriture est tellement différente de la prononciation ! Rapidement, j'ai pourtant reçu un coup de téléphone me disant que j'étais retenue pour travailler dans une blanchisserie près de chez moi. J'y ai travaillé à 20% pendant trois ans.

Les conditions étaient satisfaisantes ?

Oui. Je travaillais sur appel, des fois une seule fois par semaine, des fois deux. J'étais payée 20 francs de l'heure. Et en 2007, nous avons invité ma fille à venir chez moi pendant un mois. Elle avait 21 ans.

Le destin des enfants



Que s'est-il passé pour vos enfants pendant que vous étiez à Makati et que vous avez fini par rencontrer Ernst ?

Je l'ai dit, mes deux enfants n'étaient plus avec leur père. Ils étaient partis chez une de leur tante. J'avais trouvé pour ma fille Marilou* un travail depuis qu'elle avait 17-18 ans, comme employée de maison. Mon fils Ronaldo* avait 20 ans, il travaillait comme aide avec un cousin et mon troisième frère, qui avait une petite fabrique où l'on coulait des blocs de ciment. Il n'est jamais retourné à l'école.

Quelles réactions ont eu vos enfants quand vous êtes partie pour la Suisse ?

Avant de répondre, il faut que je vous raconte encore un épisode avec Ernst, pour montrer ma détermination à le suivre. La deuxième fois qu'il était aux Philippines, il a été malade de l'estomac, sans doute à cause de la cuisine, avec de fortes diarrhées parfois incontrôlables. Il était âgé et son état avait l'air grave. Il m'a dit qu'il comprendrait si je changeais d'avis, que je devais vraiment réaliser qu'il ne pouvait pas m'offrir une belle vie. C'était comme s'il voulait m'avertir de ce qui pouvait m'attendre. Je me suis occupée de lui, mais on a dû l'amener à l'hôpital. Là j'ai vu qu'il avait vraiment besoin de moi et qu'il fallait que je me décide sérieusement. Il craignait qu'il ne me crée que des problèmes. Mais je lui ai dit : « Non, non, je suis décidée et c'est moi qui travaillerai pour deux. Je veux aller en Suisse et je travaillerai ! » C'est à ce moment que j'ai dit à mes enfants que je pensais que, cette fois, mon heure était venue. Je les ai avertis que sans doute nous allions être séparés. Pour Ronaldo, je ne pouvais plus rien faire. Il ne voulait plus étudier. Marilou travaillait alors à Makati, elle avait plus de chance que mon fils, des opportunités de rencontrer quelqu'un de bien

pour elle. Mes enfants m'ont dit : « Poursuis ton rêve, nous savons par quoi tu es passée avec notre père. » Ils me soutenaient, quelle que soit la décision que je prenne. Je pensais : « Cela doit arriver. » L'hospitalisation d'Ernst était un test. Elle a duré une semaine. Ils l'ont aussi opéré pendant son séjour pour un blocage veineux entre la main et le poignet. Comment dit-on ? (Sonia cherche sur Internet). « Le canal carpien. »

Revenons à l'invitation de votre fille...

Elle a obtenu un visa de tourisme pour trois semaines. Les démarches n'ont pas été trop difficiles. Elle est venue en août-septembre. Elle logeait bien sûr dans notre appartement. On lui a fait visiter la Suisse, ses montagnes, on a par exemple fait le Tour des sept sommets, près de Saint-Gall, en Suisse orientale...

Comment a-t-elle réagi ?

Elle m'a dit : « Maman, c'est très beau ici, ta vie est tellement meilleure ! » Pour nous qui venions des Philippines, après la vie qu'on a eue, c'était en effet très beau. Même si c'était une vie simple en fait. Je disais à ma fille que je me sentais quand même seule. Que, malgré tout, il y avait un fossé culturel, l'obstacle de la langue, que la famille me manquait, comme l'atmosphère de là-bas. À ce moment-là, je ne connaissais pas de compatriotes ici à La Chaux-de-Fonds. Je ne sortais pas beaucoup. C'est la première Philippine que j'ai rencontrée qui m'a amenée à *Mosaïque*, une école de français qui offre des cours vraiment pas chers aux migrants. L'école avait lieu tous les matins. Je travaillais l'après-midi.

Et votre fils, vous ne l'avez pas invité ?

Non. Il ne parle pas anglais. (Sonia se tait un moment) On en a discuté avec Ernst et on a décidé de ne pas l'inviter. Qu'est-ce qu'il aurait fait ? Il n'aurait peut-être fait que boire. Aux Philippines, il traînait parfois dans la rue avec des mauvais garçons. C'était mieux qu'il reste aux Philippines. Mais on lui envoyait de l'argent. Je lui en envoie d'ailleurs toujours, dans les 200 francs par mois.

Qu'est-ce que fait votre fils aux Philippines ?

Il a maintenant passé 40 ans. Il vit avec sa compagne et leur enfant. Elle est retournée dans sa famille et mon fils l'a suivie. Il vit là-bas. Mais il travaille. Depuis trois ans, il fait des livraisons à moto. En 2010, je lui avais acheté un tricycle de deuxième main³¹, pour qu'il ait son propre job de conducteur. Mais il se plaignait sans arrêt de problèmes mécaniques. En 2013, j'ai découvert qu'il ne l'avait plus. Il l'avait vendu. Ernst m'avait conseillé de lui payer ce tricycle pour qu'il puisse gagner de quoi vivre. Mais finalement ça me donnait mal à la tête de toujours envoyer de l'argent pour les réparations. Depuis, je lui ai dit que je ne pouvais lui envoyer que ce que je pouvais.

Votre fille est rentrée aux Philippines après son séjour en Suisse. Comment cela s'est-il passé pour elle ?

Quelque temps après son retour, Marilou m'a dit qu'elle avait un petit ami, rencontré sur Internet. J'étais surprise. Ma fille m'a dit qu'elle voulait fonder à son tour une famille. Et que ce petit ami était suisse aussi ! Elle a probablement été

³¹ Moto flanquée d'un habitacle couvert pour le transport de passagers sur une courte distance, jusqu'à six personnes, en principe.

encouragée à chercher l'amour en Suisse après son séjour ici qu'elle avait beaucoup aimé. Ça a même été une révélation pour elle. Moi, je lui disais que je savais économiser et vivre en fonction de mes moyens et qu'alors la Suisse c'était bien. Elle a aussi pu voir les bonnes relations que j'avais avec Ernst, ses enfants et petits-enfants. Comparé à la vie avec son père, à ce que je lui avais dit de mon propre père et d'autres histoires familiales malheureuses aux Philippines, ça lui a donné envie. Deux mois après, le petit ami suisse est allé la voir aux Philippines. Il y est resté trois mois et quand il est parti ma fille était enceinte !

Votre fille était enceinte ? Et que s'est-il passé ?

Quand il a appris ça, Jonas*, le petit ami, lui a réservé un billet d'avion pour qu'elle revienne en Suisse. Il ne voulait pas que ma fille accouche aux Philippines. Marilou a demandé un visa pour la Suisse, qui lui a été refusé deux fois. Elle n'avait pas dit qu'elle était enceinte. Finalement Jonas a avoué à ses parents que son amie philippine était enceinte. Il était encore étudiant à l'époque. La surprise des parents a été énorme ! Mais ce sont quand même eux qui ont invité ma fille et suivi tout le processus pour qu'elle puisse venir. Elle a seulement reçu un nouveau visa touristique de trois semaines. Ils ont dû aller se marier au Danemark si je ne me trompe pas. C'était plus simple, il leur suffisait d'un certificat de naissance et d'un passeport. Les témoins étaient le frère et la sœur de Jonas, qui ont voyagé avec le couple. Quand ils sont revenus, ils ont d'abord fêté leur mariage. La famille de Jonas a pu prolonger le visa de Marilou en attendant que le contrat de mariage danois suive. Elle a pu accoucher en Suisse. Maintenant, et depuis plus de dix ans, ils forment une famille heureuse, avec deux enfants.

10

Douleur de la séparation



Finalement, combien de temps avez-vous vécu avec Ernst ?

Nous nous sommes rencontrés aux Philippines en 2004, je suis venue en 2005 et il est décédé en avril 2017, juste après son 97^e anniversaire, le 22 mars. Douze ans donc. Il m'avait dit au début : « Même si cela ne dure que cinq ans, je serai heureux. » Et ça a duré douze ans. On a encore pu passer des vacances ensemble, même après que j'ai trouvé un travail à 80% dans la restauration, une croisière sur le Rhin jusqu'à Amsterdam et Rotterdam. En 2016, il a commencé à avoir des saignements et à ne pas être bien, mais il insistait pour partir en vacances, même en fauteuil roulant. Grâce à son fils et sa femme, on est allé à Monaco et on a fait toute la Côte d'Azur française jusqu'en Italie. Ce fut son dernier voyage.

Vous vous êtes occupée de lui jusqu'au dernier jour ?

Bien sûr.

Sa mort a dû être un bouleversement...

J'étais très triste, je pleurais tout le temps. Dans ses derniers jours, Ernst faisait encore des plans pour moi. Il me disait : « Pour que tu ne sois pas seule quand je mourrai, il faut que tu invites tes amis, que tu invites Danny à venir ici. » Ma fille est restée avec moi pendant quatre jours. Danny, des Philippines, est resté deux semaines. Son autre fils et sa femme étaient là aussi, jusqu'à ce qu'ils partent au Portugal. Et moi, après quatre jours, j'ai repris le travail. Je n'ai eu que trois jours de

congé. Le travail m'a quand même aidée à penser à autre chose. Bien sûr je me sentais seule en rentrant.

Oui, les Philippins ont l'habitude d'avoir de la famille autour d'eux, plus qu'en Europe...

J'ai presque fait une dépression. Quand je rentrais du travail le soir, je pensais à Ernst. Sa douceur me manquait. Quand j'avais congé, je sortais, je prenais le train pour aller ailleurs, surtout à Zurich. Pour moi Zurich était spécial, c'est de là que venait Ernst. J'ai dû apprendre à prendre le train toute seule. Ernst m'avait bien appris, mais seule ce n'était pas la même chose. Je regardais sur mon téléphone les horaires, et les hôtels si c'était tard. J'avais une cousine à Munich en Allemagne, dont le mari était aussi décédé. Quand on se voyait, on pleurait ensemble. Un jour ma cousine a dit : « Arrêtons de pleurer ensemble sur notre sort. Va donc sur *Badoo*, un site de rencontre. » J'ai suivi le conseil de ma cousine. J'ai rencontré un homme sur Internet, qui m'a emprunté de l'argent, prétextant que son fils était malade. En deux fois, j'ai envoyé dans les 3'000 francs, par *Western Union*, au Qatar. Sur son profil, la photo montrait un homme charmant, dans la soixantaine. Mais une fois que je l'ai vu en vidéo, c'était en réalité un jeune noir. Il a bien essayé de me rassurer : « Oui, oui, je vais te rembourser. Donne-moi ton numéro de compte en banque... » Je lui ai répondu que non et qu'il pouvait bien mourir demain pour le mal qu'il me faisait. Je me suis fâchée au bout du fil dans mes langues natales, mélangeant le *waray*, le *cebuano* et le *tagalog*³². Tout ça parce que je me

³² Il y aurait jusqu'à 190 langues parlées dans l'archipel philippin, unifié tardivement, dont la plupart se rattachent comme le *waray* à la branche malayo-

sentais seule... Le fils d'Ernst m'a dit d'arrêter de chercher un compagnon à l'étranger, de chercher ici en Suisse. C'est ce que j'ai fait. J'ai trouvé un ami. Cela a duré une année. J'avais pourtant promis à Ernst de lui rester fidèle. Mais j'avais tellement besoin d'avoir quelqu'un avec qui parler, manger et partager des activités.

Vous avez continué d'aller sur des sites de rencontre ?

Oui. J'ai parlé avec des hommes sur ces sites et j'en ai même rencontré. Mais ça ne me marquait pas, je n'éprouvais pas de sentiment pour eux. Avec le covid en 2020, j'ai plutôt fait des marches, dans le Jura ou ailleurs, avec des amies. Mais quand j'étais seule, je retournais sur Internet, sur *Tinder*. C'est là que j'ai rencontré un correspondant qui aime aussi marcher, faire du vélo, des activités sportives. Quand après deux semaines je l'ai rencontré chez lui, j'ai senti des choses en lui qui m'intéressaient. Mes amies me disaient pourtant : « Arrête d'aller comme ça chez les hommes ou de les inviter chez toi ! » Je n'en ai fait qu'à ma tête. Mais j'indiquais à mes amis où j'étais, au cas où quelque chose m'arriverait. Quand je suis descendue du train lors de notre première rencontre avec ce correspondant, il y avait du monde. Un homme m'a salué en enlevant son chapeau. C'était lui. Moi je m'étais bien habillée, avec des souliers à talons. Je ne savais pas qu'il n'avait pas de voiture et on est monté à pied jusque chez lui, au-dessus du village, déjà dans la montagne. À un moment, il m'a dit d'enlever mes souliers

polynésienne des langues austronésiennes. Les langues officielles sont le tagalog, ou *pilipino*, de la région de Manille, et l'anglais.

à talons pour traverser le champ d'herbes vers sa maison. Là j'ai pris peur et prié que rien ne m'arrive ! Lui-même m'a gentiment demandé si j'avais peur et je lui ai répondu « non, non »... Mais c'était faux. Je me suis calmée chez lui. Sur le chemin, je n'avais pas vu le temps passer. Parce que j'avais peur, mais aussi parce qu'il parlait beaucoup et que ça m'intéressait. Il m'a répété : « N'aie pas peur, je ne suis pas une mauvaise personne. » Et puis il a dit qu'il allait préparer du poulet. J'attendais un beau plat. En fait c'était une préparation de supermarché à réchauffer au micro-ondes ! Il venait de déménager. Chez lui, il y avait plein de sacs-poubelle remplis d'affaires, à la place de cartons. Et il parlait et parlait... À un moment, je l'ai interrompu pour lui demander quand il avait eu du sexe pour la dernière fois. Je croyais qu'il était seul depuis longtemps. Il m'a répondu : « Il y a dix jours... » J'ai dit : « Quoi ??? »

S'est-il passé quelque chose ?

Rien... En tout cas pas ce jour-là. J'ai dit que je voulais rentrer. Il a encore demandé : « As-tu peur ? » J'ai répondu : « Non, je n'ai juste pas l'habitude. »

Cette relation a-t-elle continué ?

Oui, d'abord sur le mode *on* et *off*. Il faut dire que je suis jalouse, c'est vrai. Lui se dit ouvert d'esprit : pour lui, chacun est libre de partager ce dont il a envie, pour une relation vraie³³.

³³ Depuis nos entretiens, cette relation s'est affirmée et depuis peu tous deux vivent ensemble.

11

La vie d'après



Vous sentez-vous intégrée en Suisse ?

Oui. J'ai encore de la peine avec la langue. Mais je suis heureuse ici. Je peux faire ce qui me plaît. Je ne me préoccupe pas de l'argent tant que je peux payer mes factures. J'achète la nourriture que je peux, comme je peux. C'est un nouveau chapitre de ma vie. Je ne me sens plus de lourdes responsabilités vis-à-vis de ma famille aux Philippines. J'envoie toujours de l'argent à mon fils, mais je lui ai dit que j'arrêterai quand je serai à la retraite et c'est bientôt. Je continuerai d'aider ma petite-fille là-bas pour l'école, mais peut-être pas régulièrement, seulement pour les fêtes, pour acheter son uniforme ou des souliers à la rentrée ou l'encourager avec un cadeau s'il elle est promue à la fin de l'année scolaire.

Que sont devenus vos frères et sœurs aux Philippines ?

Ils se sont mariés et ont eu des enfants. J'ai deux sœurs qui vivent avec des maris toxicomanes et dealers de *shabu*³⁴. Les deux maris sont maintenant malades, un est en chaise roulante. Une de mes sœurs s'est réfugiée dans la religion. Mon frère, celui qui aurait pu finir à la mer dans un sac, est devenu ouvrier dans la construction. Un autre frère a une petite entreprise. Celui qui fait des blocs de ciment.

Est-ce celui qui a le mieux réussi de votre famille ?

³⁴ Puissante drogue de synthèse très répandue aux Philippines. On se souviendra que le président Rodrigo Duterte, au pouvoir entre 2016 et 2022, a mené une guerre controversée contre les petits trafiquants de drogue qui aurait conduit à des milliers d'exécutions extra-judiciaires.

Non, non, il est juste un peu moins pauvre que les autres. Il n'a pas de voiture, ni de trax ou de camion. S'il doit faire une livraison, il loue une *jeepney*. Ou ce sont les commanditaires qui viennent chercher le matériel.

Et les autres, que sont-ils devenus ?

J'ai un autre frère qui est sorti récemment de prison. Il y a passé 29 ans. En 1994, Il buvait dans un bar avec des amis. Il avait pris de la drogue. Il s'est endormi. Un jeune garde du quartier, 19 ans, a été tué au couteau cette nuit-là. Au matin quand la police est arrivée, mon frère était affalé tout seul avec le mort un peu plus loin et bien sûr il a été accusé et condamné. Il a été relâché il n'y a pas si longtemps. En prison, il a étudié la Bible. Il y a aussi rencontré sa petite amie, qui était aussi là pour de la drogue, mais pour bien moins longtemps que lui. Elle l'a attendu.

Que fait-il ? Il n'a probablement pas d'argent pour vivre ?

Je lui ai donné un peu d'argent pour qu'il démarre un petit commerce, 40'000 pesos, dans les 800 francs. Mais maintenant c'est fini.

Au final, estimez-vous avoir réalisé votre rêve, après ces années de misère ?

Mon rêve était d'avoir une belle vie à l'abri du besoin, pour moi et les miens. Je voulais épouser un vieil homme et veiller sur lui - ce que j'ai fait - et être enfin tranquille.

Bientôt vous serez à la retraite, imaginez-vous rentrer dans votre pays d'origine ?

Non, non, je resterai ici.

Pourquoi ?

Ici, j'ai la paix de l'esprit. Je ne veux plus de problèmes, j'en ai eu assez. Si je retournais aux Philippines, je ne pourrais supporter la pauvreté de ma famille là-bas, que je devrais aider tout le temps, alors que je n'en aurai pas les moyens. Je serais considérée comme la tante qui rentre d'Amérique. Ou comme une vache à lait. Toutes les Philippines expatriées en font l'expérience. Et je ne veux plus me sentir mal.

Comment voyez-vous votre vie dans le rétroviseur ?

Si je regarde en arrière, je peux dire que j'ai aimé mon enfance. Entre l'adolescence et mon départ des Philippines pour la Suisse chez Ernst, il y a comme un vide, un trou plein d'histoires malheureuses. J'aimerais me souvenir uniquement des belles années de mon enfance et de ma vie actuelle et oublier le reste. Au cours de ma vie aux Philippines, je n'ai cessé d'aider mes proches. Mais moi, presque personne ne m'a aidée. C'est fort comme sentiment. Dans l'enfance, on n'avait pas d'argent et plein de difficultés, mais j'étais libre. Comme je le suis maintenant, en menant une vie simple. Je peux survivre avec du porridge et de la nourriture achetée en action ou en liquidation. Sans ne rien demander à personne.

Pourquoi avez-vous voulu parler de votre vie ?

Je voulais dire, surtout à toutes les femmes qui souffrent, qu'il ne faut jamais perdre espoir. Même quand on tombe, il faut se relever et continuer de courir après son rêve. Dans mon pays par exemple, quand une femme perd sa virginité, cela détruit parfois sa vie. Moi je n'ai jamais abandonné. Même sans éducation, je n'ai jamais perdu espoir. Si j'ai un message à délivrer aux autres femmes comme moi, c'est - je le répète - poursuis ton rêve, ne perds pas espoir. Tu tombes ? Tu te relèves et continues. De ma famille, je suis la seule qui ait lutté pour une vie différente. Je dis bien différente, pas sans rien faire comme une *lady*. En Suisse aussi j'ai dû et je dois encore travailler. Cela m'a pris du temps pour me libérer, beaucoup de temps. Pendant longtemps, je n'ai pas eu le courage de rompre avec mon ex-mari et ma vie de misère, mais j'y suis arrivée.

DEUXIÈME PARTIE

Éclairages sur un pays deshérité, religieux et machiste



Petite histoire des Philippines

Vu du ciel, les îles et îlots qui forment les Philippines sont innombrables. En fait, il y en a 7'641, dont 2'000 sont habitées, alors que 2'400 environ n'ont même pas de nom. L'archipel est un maillon de la ceinture de feu du Pacifique, qui dessine presque une boucle de la Nouvelle-Zélande à la pointe de l'Amérique du Sud. Une douzaine de volcans sont actifs. Tropicale, la zone est fréquemment battue par les cyclones.

Les plus anciens restes humains retrouvés aux Philippines sont vieux d'environ 24'000 ans, mais des outils d'hominidés chasseurs dateraient de 700'000 ans. Jusque vers l'an 1000 après Jésus-Christ, les populations indigènes vivent en tribus animistes dispersées. Vers 1300, les premiers musulmans remontent l'archipel depuis les îles voisines qui font aujourd'hui partie de la Malaisie et de l'Indonésie. Avant l'époque des grandes découvertes européennes.

Le navigateur portugais Fernand de Magellan est réputé être le premier Européen à débarquer au centre des Philippines en 1521, pour le compte de la couronne de Castille. Lapu-Lapu, un chef tribal devenu légendaire, résiste. Magellan est tué, percé de flèches empoisonnées. L'archipel, baptisé Philippines en l'honneur du futur roi Philippe II, entre dans l'empire colonial espagnol à partir de 1565. Il sera gouverné ... du Mexique !

Trois siècles et demi plus tard, en 1898 suite à la guerre hispano-américaine, l'Espagne, défaite contre toute attente, cède les Philippines aux États-Unis contre 20

millions de dollars (avec Guam et Porto Rico). S'en suit une guerre sanglante des Américains contre les indépendantistes philippins, dont une figure-clé, José Rizal, devenu ensuite héros national, venait d'être exécuté par les Espagnols. Cette guerre fait jusqu'à un million de morts, mais principalement à cause du choléra.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, après le bombardement de la marine américaine à Pearl Harbor, les Philippines subissent l'occupation tout aussi meurtrière des Japonais. Reprise par les États-Unis (on se souvient du mot du général Mac Arthur « I shall return », prononcé en 1942 quand les Américains ont dû fuir l'archipel, et de son retour en 1944), les Philippines obtiennent leur indépendance en 1946. Si les Espagnols ont laissé en héritage leur religion, leurs noms et une éducation élitare, les Américains ont déshispanisé le pays et légué leur culture politique conservatrice, *t-shirts* et *fast-food*, ainsi que d'importantes bases militaires navales et aériennes (qui ont en particulier permis de bombarder le Vietnam à la fin des années soixante).

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, les Philippines sont malgré tout un des pays les plus développés d'Asie. Mais cela ne dure pas. Le président Ferdinand Marcos (au pouvoir entre 1965 et 1986) combat aussi durement que son collègue dictateur indonésien Suharto la forte pression communiste de l'époque. Mais Marcos passe surtout pour avoir été celui qui a pillé son pays à son profit, celui de sa famille et de ses alliés. Malgré la croissance économique des années 2000, interrompue par la crise du covid, l'Indice de développement humain des Nations-Unies classe le pays en 116^e position, juste

derrière l'Indonésie et le Vietnam et loin de la Malaisie (62°) et de la Thaïlande (66°).

Les Philippines restent un pays traversé par la violence, qu'elle soit politique, religieuse et idéologique, avec encore des volontés indépendantistes musulmanes au sud et toujours la rébellion communiste dans quelques poches résiduelles de jungle. Le pays, dessiné par la colonisation, a de la peine à unifier tous ces courants derrière le pouvoir central de Manille. Depuis la restauration de la démocratie en 1986, une culture identitaire nationale est cependant inculquée à la jeunesse, à travers un système éducatif plus développé que dans beaucoup de pays d'Asie du Sud-Est.

Menaces sur les écologistes

Il n'y a pas que les opposants politiques et les journalistes qui sont régulièrement menacés dans l'archipel. « Les Philippines étaient considérées en 2018 comme l'État le plus dangereux au monde pour les militants écologistes, selon un rapport de l'ONG *Global Witness*, lit-on sur *Wikipédia*. Trente de ces militants ont été assassinés cette année-là. Il faut dire qu'aux Philippines, 90% de la forêt tropicale primaire aurait disparu, sous la pression démographique, de l'urbanisation et des industries agroalimentaires.

Un féminisme indigène

Selon Mina Roces³⁵, une historienne qui a écrit plusieurs ouvrages sur les mouvements de femmes aux Philippines, la colonisation espagnole de près de quatre siècles a entraîné la fin de ce qu'elle appelle un âge d'or. Auparavant semble-t-il, et ce malgré le morcellement insulaire, les femmes étaient considérées comme égales aux hommes et gardiennes de l'espèce, que ce soit pour des questions « d'héritage, de liberté économique, de droits politiques ou civiques », peut-on lire dans un compte-rendu de Valérie Mespoulet publié en 2012 dans la revue *Moussons*, revue de recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est. L'homme et la femme sont sortis ensemble d'un bambou percé par le bec d'un oiseau, l'homme saluant poliment la femme, raconte par ailleurs la légende.

L'histoire philippine est émaillée de femmes révolutionnaires se battant d'abord contre les Espagnols, puis les Américains dans la première moitié du 20^e siècle et enfin les Japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale. L'archétype en est la *Babaylan*, prêtresse aux compétences de chamane, qui jouissait d'un statut de cheffe dans la société tribale. Cette image édénique a été remplacée « par un idéal féminin catholique valorisant l'image de l'épouse et de la mère, toujours docile,

³⁵ Mina Roces était professeure associée au département d'histoire et de philosophie de l'Université New South Wales à Sydney lorsqu'elle a publié *Women's Movements and the Filipina : 1986-2008*.

endurante aux souffrances, patiente (...) et cherchant le réconfort dans la religion », écrit Valérie Mespoulet.

Il reste pourtant au moins des traces de ce pouvoir matriarcal des sociétés traditionnelles. Un gouverneur général de l'archipel du temps de la colonisation américaine a par exemple eu ce mot : « Aux Philippines, le meilleur homme est une femme ! » Dans les années 1990, une militante et directrice d'un centre culturel, Jeannie Javelosa, dira : « En dépit de tout, la femme philippine est considérablement mieux respectée que sa consœur asiatique japonaise, coréenne ou indienne. Ici, les femmes marchent à côté des hommes, pas derrière comme au Japon. C'est toujours ça. Mais dans l'archipel la société reste profondément machiste », admettait-elle.

Paradoxalement peut-être et contrairement à d'autres pays christianisés, des religieuses catholiques ont joué un rôle important en tant que militantes féministes, dit Mina Roces. C'est plus particulièrement le cas après le Concile Vatican II (1962-1965), prônant entre autres un retour aux sources du christianisme et l'émancipation des peuples. Les religieux sont alors encouragés à vivre parmi les pauvres et certaines nonnes, qui ne peuvent guère progresser dans la hiérarchie catholique, luttent contre l'oppression des femmes. Sous la dictature Marcos, les nonnes se rebellent aussi contre la loi martiale imposée entre 1972 et 1981. Suivies par l'Église catholique.

Après la dictature, certaines de ces religieuses ont fondé des organisations qui ont travaillé à l'amélioration de la condition féminine au sein de l'alliance laïque *Gabriela*, fondée en 1984 (du nom de Gabriela Silang, une

militante qui au 18^e siècle avait pris la tête des révoltes contre la colonisation espagnole). Réunissant plus de 250 groupes de femmes de tous horizons, *Gabriela* s'est d'abord illustrée par ses protestations contre les bases américaines, dont la présence a conduit à l'explosion de la prostitution, des violences contre les femmes et des abus sexuels. Les religieuses ne se sont en revanche pas opposées au discours de l'Église sur le divorce, la contraception ou l'avortement.

Mina Roces met en avant la spécificité du féminisme philippin qui, contrairement à d'autres pays asiatiques comme Taïwan ou la Corée, n'est pas importé d'Occident, mais revendique ses racines indigènes. Dans son article, Valérie Mespoulet ajoute une critique adressée à l'auteure Mina Roces : celle de ne pas aborder le sujet de l'exploitation des femmes par d'autres femmes. Aux Philippines, celles-ci sont plutôt bien représentées dans les hautes sphères économico-politiques et constituent une élite parallèle influente qui doit une part non négligeable de sa réussite à une main-d'œuvre féminine bon marché qui prend en charge toutes les tâches domestiques.

Deux femmes de cette élite clanique ont d'ailleurs été élues à la présidence après la dictature : Cory Aquino (1986-1992) et Gloria Macapagal-Arroyo (2001-2010), fille d'un ancien président. Enfin, on peut noter que deux autres Philippines, que tout oppose ou presque, sont célèbres : Imelda Marcos aux 3'000 paires de chaussures, veuve de Marcos Senior, et plus récemment la journaliste Maria Ressa, co-lauréate du prix Nobel de la paix en 2021. Les portraits de trois d'entre elles suivent.

Les femmes philippines travaillent trop

Les femmes philippines sont 46,6% à travailler officiellement, contre 73,1% des hommes (chiffres de 2018). Dans presque tous les pays du monde, les hommes salariés travaillent plus longtemps que les femmes, à temps partiel quand elles le peuvent pour assumer les tâches domestiques. « L'unique exception à la règle, ce sont les Philippines où les femmes employées sont deux à trois fois plus enclines que les hommes à assurer des horaires exceptionnellement lourds de plus de 64 heures hebdomadaires », révélait en 2007 le Bureau international du travail (BIT). Les femmes travaillent de plus en plus dans les services, les centres d'appels et l'industrie électronique, domaines dans lesquels les employeurs estiment qu'elles sont plus compétentes que les hommes. Sans évoquer les salaires, le BIT se demande un peu naïvement dans cet article comment ces femmes trop actives peuvent concilier travail et vie de famille, tout en en appelant à une réduction des horaires « pour les deux sexes » ...

Trois Philippines célèbres

Imelda Marcos, le « papillon de fer »



« Je suis Cendrillon, je viens d'une province de troisième classe et j'ai épousé l'extraordinaire Ferdinand Marcos qui fut mon prince charmant... » Derrière les clichés qu'a alignés toute sa vie l'ex-*First lady* des Philippines, se cache l'image du papillon de fer, un de ses surnoms pendant les 20 ans de pouvoir de son mari. Et du sien. Lors de la construction du Centre culturel des Philippines, exemple de projets mégalomanes entrepris lorsqu'elle était gouverneure de Manille, elle aurait ordonné de continuer de couler du ciment à séchage rapide alors que des ouvriers étaient tombés dedans d'un échafaudage effondré. Il fallait rattraper le retard du chantier... Le centre culturel a finalement été inauguré, 15 minutes avant l'ouverture d'un unique festival international de cinéma.

Née à Manille, Imelda Remedios Visitacion Trinidad Romualdez, de son nom de jeune fille, a passé sa jeunesse dans l'île de Leyte au centre-est de l'archipel. Son père administrait un bureau juridique. Sa mère passe pour avoir été la fille illégitime d'un prêtre. Reine de beauté couronnée *La rose de Tacloban* à 18 ans, du nom de la capitale provinciale, elle deviendra ensuite Miss Philippines. Elle obtient à Leyte un *bachelor* en éducation. Plus tard, elle entreprend dans la capitale une carrière de mannequin et de chanteuse – on l'appelle alors *La muse de Manille* – et fait sa place dans les réseaux du pouvoir. Imelda y rencontre l'avocat Ferdinand Marcos, alors sénateur. Elle se marie avec lui en 1954, avec réception dans les jardins de la résidence présidentielle du palais de Malacañang, sous le patronage du président de l'époque Ramon Magsaysay (qui assistera également au mariage, la même année, de la future présidente Cory Aquino).

Devenue Marcos, la *First Lady* sera aussi bombardée ministre de l'habitat et ambassadrice plénipotentiaire et extraordinaire. La notoriété internationale de cette *first lady glamour* doit cependant beaucoup aux dépenses somptuaires du couple : cinq millions de dollars rien qu'en 1979, dit-on, lors d'une tournée de « lèche-vitrine » à l'étranger, plus des investissements dans l'immobilier. En 1985, un an avant le renversement du pouvoir, les prêts contractés par le gouvernement ont atteint en un an cinq fois plus que pendant les vingt années précédentes. Dans un documentaire de 2019, Imelda se souvient que son mari lui disait : « Moi, je n'ai pas mon pareil pour gagner de l'argent. Et toi, pour le dépenser, en choisissant toujours les plus belles choses... »

À la direction d'associations pseudo-caritatives, Imelda Marcos détourne des millions de dollars, essentiellement vers la Suisse, où le couple présidentiel a des comptes bancaires sous de faux noms. Ces fonds sont les seuls à avoir été restitués au gouvernement philippin, pour dédommager des victimes des violations des droits de l'homme sous Marcos (47'000 plaintes), la Suisse ayant fini par rendre aux Philippines, en 2013, 684 millions de dollars gelés depuis 1986. « La somme recouvrée est la plus importante jamais restituée par un gouvernement à un État anciennement dirigé par un régime cleptocratique », commentait le quotidien suisse *Le Temps*. On soupçonne les Marcos d'avoir accaparé bien plus que cela : une dizaine de milliards de dollars.

En 1986, la dictature Marcos est renversée par une révolution populaire. Il s'exile avec sa famille à Hawaï où il mourra en 1989. Malgré des poursuites contre elle, Imelda rentre au pays en 1991. Un an plus tard, elle se présente aux élections présidentielles et termine cinquième, forte du vote d'une masse de démunis toujours séduits par l'image de réussite du papillon vieillissant. Elle tente encore le coup aux présidentielles suivantes, où elle est reléguée 9^e sur 11 candidats. En 2010, elle est cependant élue députée au parlement national, représentant la province natale de son défunt mari. Elle le restera neuf ans. Enfin, en 2022, Imelda Marcos voit son fils Ferdinand « Bongbong » Marcos Junior accéder à son tour à la présidence des Philippines. Lors de son investiture, elle se lève de son fauteuil roulant pour dire : « J'ai deux présidents ! »

Imelda Marcos a finalement été condamnée en 2018 par un tribunal anti-corruption à 42 ans de prison. Comme

elle a fait appel, elle vit depuis formellement en liberté conditionnelle. Le quotidien *Philippine Daily Inquirer* commentait : « Ne nous faisons pas d'illusions ! Imelda Marcos ne purgera jamais sa peine. Non parce qu'elle est aujourd'hui âgée de 89 ans, mais tout simplement parce qu'elle est richissime. Dans notre pays, rares sont les nantis qui finissent en prison. »

Corazon Aquino, la « petite dame en jaune »



Comme Imelda Marcos, Corazon Aquino aurait pu dire « J'ai deux présidents », dont elle-même, la première femme à avoir dirigé les Philippines. Elle est cependant décédée peu avant que son fils, Benigno Aquino III, soit élu à son tour président en 2010. Encore une histoire de dynastie.

À la naissance, Maria Corazon Sumulong Cojuangco appartenait à une famille dont l'arrière-grand-père paternel était un immigrant chinois débarqué aux Philippines en 1861. Il a hispanisé son nom en Cojuangco et fait son chemin dans les affaires. Après l'occupation japonaise, son clan a bâti une fortune dans la banque, le commerce, en particulier du sucre. Il pèse également en politique.

La jeune Corazon suit une éducation religieuse dans les meilleures écoles catholiques philippines, puis poursuit, après la Deuxième Guerre mondiale, ses études aux États-Unis, pour revenir faire du droit à Manille. Elle ne le pratiquera pas et épouse en 1954 un représentant d'une famille d'*hacendieros* du centre de l'île principale de Luzon, Benigno Aquino Junior.

Journaliste - à 17 ans, il a été le plus jeune correspondant pendant la guerre de Corée - Benigno Aquino, surnommé *Ninoy*, devient l'un des principaux opposants à Marcos. Accusé d'avoir fraternisé avec l'insurrection communiste qui a conduit Marcos à proclamer la loi martiale, il est condamné à mort. Après une longue grève de la faim, il passera finalement sept ans en prison, avant de pouvoir s'exiler aux États-Unis pour une opération du cœur. Malgré les risques qu'il savait prendre, il rentre en 1983 dans son pays où la dictature a de plus en plus de peine à faire face au désordre économique et social. Il est abattu à sa descente d'avion, soi-disant par un soldat franc-tireur, qui est tué à son tour. *Ninoy* devient le symbole de l'aspiration populaire au retour à la démocratie et est toujours considéré comme un héros national.

Avec l'appui de l'église, la très religieuse Corazon Aquino, surnommée *la petite dame en jaune*, sa couleur préférée, reprend le flambeau. Sans avoir elle-même fait de la politique, elle se présente à l'élection présidentielle de 1986 contre un Marcos malade, lâché par des Américains de plus en plus mal à l'aise et par une partie de l'armée philippine. Marcos clame victoire, l'opposition dénonce une vaste fraude. Finalement c'est un mouvement populaire - un ou deux millions de personnes habillées en jaune dans la rue dit-on - qui porte leur héroïne *Cory* jusqu'au palais présidentiel. L'armée n'intervient pas. Marcos et ses proches doivent finalement s'exiler, y compris un cousin de Corazon Aquino, Edouardo *Danding* Cojuangco, riche entrepreneur et fidèle du dictateur, que l'on a accusé d'être derrière l'assassinat de Benigno Aquino.

Les années de présidence de Corazon Aquino ne seront pas roses. Elle hérite d'une situation économique catastrophique après l'ère Marcos et peine à réformer le pays, notamment sur le plan agraire. Elle institue cependant une nouvelle constitution et crée rapidement une commission pour récupérer les biens des Marcos. Grâce au soutien du général Fidel Ramos, qui lui succédera à la présidence, elle échappe à onze tentatives de coups d'État. En fin de mandat, des sarcastiques superstitieux la surnomme *Calamity Cory* à la suite d'une série de catastrophes naturelles : tremblement de terre, éruptions volcaniques, typhons, inondations.

À la fin de son mandat, certains se réjouissent de voir Corazon Aquino « retourner à ses fourneaux ». On reconnaît son honnêteté, mais on lui reproche son manque de qualités managériales et sa tolérance face aux

incompétents et aux corrompus qui l'entourent. Le souvenir que Cory laisse est d'avoir joué le rôle de sage-femme accouchant d'un retour à une démocratie certes imparfaite mais forte de nouveaux courants sous-jacents, y compris féministes. « Les Philippins ressentent toujours une grande affection pour elle », notait une commentatrice philippine. Le portrait de Cory a rejoint celui de son mari sur les billets de banque de 500 pesos.

Maria Ressa, une Philippine Nobel de la paix



Maria Ressa a peu de points communs avec Cory Aquino et Imelda Marcos. Si ce n'est d'être apparue après la première dans la liste des « Gardiens de la vérité » du magazine américain *Time* et d'en avoir fait la couverture (Cory Aquino en 1986, Maria Ressa en 2018). Avec le Papillon de fer, la courageuse journaliste d'investigation

ne partage que le fait d'avoir été condamnée et d'attendre des jugements en appel. Pour des raisons opposées: l'une pour avoir pillé son pays, l'autre pour défendre le droit à l'information.

La jeunesse de Maria Ressa, née à Manille en 1963, est pourtant liée au destin historique de ses aînées. Ses parents émigrent aux États-Unis à la proclamation de la loi martiale par Marcos. Après avoir notamment étudié à l'Université de Princeton, Maria Ressa revient poursuivre son cursus aux Philippines, à la chute de la dictature et à l'accession à la présidence de Cory Aquino.

Maria Ressa entre en journalisme comme en religion, avec foi dans la démocratie. Elle travaille près de deux décennies pour la chaîne américaine CNN, dont elle devient cheffe du bureau de Manille, puis de Jakarta. Elle enquête en particulier sur les réseaux terroristes d'Asie du Sud-Est en lien avec Al-Qaïda et publie deux ouvrages sur le sujet (dont *Seeds of terror*, « Les germes de la terreur », en 2003). La journaliste et essayiste rejoint ensuite le groupe ABS-CBN, dont elle dirige la division presse pendant cinq ans.

En 2012, Maria Ressa fonde avec d'autres le site multimédias gratuit *Rappler*, une conjonction des mots anglais *rap* et *ripple*, qu'on peut traduire par « parler et faire des vagues ». Elle en est la PDG. Pour elle et *Rappler*, les ennuis commencent sous la présidence de Rodrigo Duterte, au pouvoir de 2016 à 2022, un dirigeant aux propos souvent nauséeux qui avait traité le pape François et Obama de fils de p... ! Pour la petite histoire, il a dit vouloir s'amender après une révélation divine dans un avion, Dieu le menaçant de le précipiter dans la mer...

Rappler enquête sur sa guerre sanglante et sans foi ni loi contre les toxicomanes et les petits dealers, licence de tuer offerte à la police et aux groupes paramilitaires, qui a fait des milliers de morts. En 2015, Maria Ressa avait déjà réussi à faire dire à Duterte alors maire de la grande ville du sud philippin Davao, face caméra, qu'il avait lui-même descendu trois toxicos.

Pendant cette période, *Rappler* et Maria Ressa sont victimes d'une vaste campagne de dénigrement. « (...) En 2018, le gouvernement a monté 11 dossiers contre nous. En 2019, j'ai été arrêtée deux fois en l'espace de cinq ou six semaines et été emprisonnée (...) », a-t-elle raconté. Le président Duterte a juré ses grands dieux que son gouvernement n'y était pour rien. En 2020, Maria Ressa est condamnée pour cyber-diffamation : six ans de prison, condamnation suspendue en appel.

L'histoire mérite un détour. Cette condamnation repose sur une loi controversée contre la cybercriminalité, suite à la publication par le site d'information d'un article sur les liens douteux entre un juge de la Cour suprême et un homme d'affaires soupçonné d'être mêlé à une affaire de meurtre, au trafic de drogue et d'êtres humains. Sauf que l'article visé datait formellement d'avant l'entrée en vigueur de la loi en 2012. C'est la correction d'une coquille typographique en 2014 sur le site de *Rappler* qui a permis à la justice philippine de légitimer sa sentence.

Les ennuis de *Rappler* ne s'arrêtent pas là. La justice menace de révoquer sa licence, comme elle a fini par le faire avec succès contre l'important groupe de médias ABC-CBN, qui avait aussi dénoncé la dérive autoritaire et

meurtrière de Duterte. Soulagement en 2023 : le site et sa directrice sont innocentés de six accusations de fraude fiscale, pour une histoire de fonds investis dans *Rappler* par la société philanthropique créée par le fondateur d'*eBay*, en vertu d'une loi restrictive sur les investissements étrangers.

Droite dans ses bottes, Maria Ressa a glané toute une série de distinctions, dont la plus importante est le prix Nobel de la paix 2021, reçu conjointement avec le russe Dmitri Muratov, pour leurs efforts en faveur de la liberté d'expression, « une condition essentielle pour la démocratie et la paix durable », a commenté le comité du prix. Une distinction qui a propulsé Maria Ressa sur la scène internationale. Et une reconnaissance sans doute plus appréciable que celle du magazine pour hommes *Esquire*, qui a proclamé en 2010 Maria Ressa « la femme la plus sexy des Philippines ». Propos sexiste, mais qui au moins éclipse l'image du papillon Imelda...

Les péchés capitaux



L'avortement, la contraception et le divorce apparaissent comme des « péchés capitaux » condamnant la majorité des femmes à la soumission dans un pays où règne une stricte culture catholique et patriarcale. Quelques avancées ces dernières années : l'autorisation de la contraception, la majorité sexuelle à 16 ans et l'interdiction du mariage avant 18 ans. Mais l'avortement reste absolument illégal et le divorce n'existe tout simplement pas encore dans la loi. Cela pourrait changer, mais quand ?

Avortement strictement interdit

Mariée et déjà mère de quatre enfants, Kristy (un pseudonyme) a avorté sans en avertir sa famille. Dès qu'elle a su qu'elle était enceinte, elle a trouvé pour 10 \$ une sage-femme qui lui a prodigué un « massage de guérison ». Celle-ci lui a pétri et martelé le bas-ventre pour déclencher une fausse couche. « Horrible », a déclaré une Kristy qui s'est sentie coupable mais pense avoir agi pour le bien de sa famille.

Le cas est rapporté dans un article de juillet 2022 de la chaîne CNN, qui a un réseau philippin. On y rappelle que l'avortement est illégal aux Philippines. Totalement en tout cas pour l'instant. Une porte-parole du réseau *Philippine Safe Abortion Advocacy Network* (Pisan) note que, s'il existe des « interprétations progressistes » de la loi sur l'avortement aux Philippines, sans citer d'exemple, il n'y a pas d'exceptions claires permettant d'interrompre une grossesse, même dans les cas graves comme le viol et l'inceste, ou encore pour sauver la vie de la femme enceinte. Les peines de prison encourues pour avortement vont de deux à six ans.

En fait, les Philippines sont le seul pays d'Asie à pratiquer une politique aussi restrictive vis-à-vis de l'avortement, selon un tableau publié par *Cairn.info*, un site universitaire européen. Le seul à 80% catholique aussi (90% chrétien). Mais il y en a neuf en Afrique, six en Amérique latine et... quatre en Europe : les micros-États, tous catholiques, que sont le Vatican, Andorre, Malte et Saint-Marin. Ils sont cependant riverains de pays tout

aussi catholiques, mais qui autorisent eux l'interruption de grossesse. Il n'y a en revanche pas d'échappatoire pour les femmes philippines. La mer sépare largement l'archipel philippin de ses voisins, qui pratiquent d'ailleurs aussi des politiques restrictives (sauf le Vietnam).

Aux Philippines, l'Église catholique pèse de tout son poids pour maintenir des traditions religieuses très conservatrices. L'accueil du pape François en 2015 illustre le pouvoir rassembleur de cette église. Six millions de personnes ont assisté à la plus grande messe de l'histoire que le pape a célébrée à Manille. Et en 2022, l'église philippine s'est par exemple réjouie de la suppression aux États-Unis du droit fédéral à l'avortement. Un évêque a même lâché sur *Radio Veritas Asia*, une station de l'Église basée à Manille : « C'est une décision éclairée par le Saint-Esprit. »

L'étude de Pisan de 2020, citée par CNN, avance le chiffre de 1,26 millions d'avortements illégaux aux Philippines, aux conséquences souvent tragiques. La sénatrice de l'opposition Risa Hontiveros, a noté que les « réglementations n'ont conduit qu'à une épidémie silencieuse d'avortements à risque qui ont coûté la vie à tant de femmes philippines ». Et d'ajouter : « Je soutiens pleinement la volonté de décriminaliser l'avortement. »

Cette opposante, n'est pourtant pas assez soutenue par ses collègues sénateurs, ni par le Parlement et si peu par le gouvernement. Avant son élection, le nouveau président Ferdinand Marcos Junior, fils de l'ancien dictateur, avait pourtant dit qu'il légaliserait l'avortement pour les « cas graves », comme le viol, l'inceste et peut-être

plus largement lorsque « ce n'est pas le sexe consensuel qui les a mises enceintes ». Il avait également déclaré qu'il était « plus préoccupé par les décès causés par des avortements à risque que par l'opposition des dirigeants de l'église ». Mais depuis, pas grand-chose n'a bougé. Début avril 2023, un an après l'arrivée au pouvoir de Marcos Jr, le site d'information *Rappler* de Maria Ressa publiait un article disant que les défenseurs des droits de la femme - à l'avortement mais pas seulement - se demandent où en est le suivi de Marcos. L'amélioration de la condition de la femme en général n'est en tout cas pas dans les projets de loi prioritaires.

Majorité sexuelle de 12 à 16 ans

Dans un pays où la moitié de la population a moins de 25 ans (Les 5-24 ans sont 42,7 millions selon les statistiques officielles basées sur un recensement de 2020), les questions de santé sexuelle et de planification familiale sont primordiales. La croissance démographique est toujours très forte. Les Philippines devraient atteindre 145 millions d'habitants en 2050. En 2022, *Médecins du monde* citait des études montrant « que 9% des filles tombent enceintes entre 15 et 19 ans ». La proportion serait même de 17,7% dans le Grand Manille. On imagine pourquoi, quand on sait que l'âge légal de la majorité sexuelle aux Philippines n'a été porté de 12 à 16 ans qu'en 2022, après la modification d'une loi datant de près d'un siècle. Avant l'approbation de cette loi, l'âge légal du consentement aux Philippines était le deuxième plus bas

au monde, après celui du Nigeria, où il est de 11 ans », précisait l'hebdomadaire français *Le Courrier International* en mars 2022.

Cet article reprenait aussi le magazine américain *Time* affirmant que les Philippines étaient, ou sont encore, « l'épicentre mondial des crimes sexuels sur mineurs ». Avant le changement de la loi, les adultes ne risquaient rien s'ils avaient des relations sexuelles avec des enfants de 12 ans, « si ces derniers étaient d'accord », lit-on dans un autre article. En septembre 2020, rapporte encore *Le Courrier international*, la Cour suprême du pays avait ainsi acquitté un homme accusé d'abus sexuel, après avoir mis enceinte une enfant de 12 ans. L'accusé avait 27 ans au moment des faits, mais la Cour avait jugé préférable de « ne pas priver ses enfants d'une vie de famille normale » plutôt que de le condamner.

L'objectif de la loi modifiée est de protéger les plus jeunes dans un pays marqué par les violences sexuelles et la pédocriminalité. Aux Philippines, un viol est commis toutes les heures, indiquait à l'agence de presse AFP la sénatrice sus-citée Risa Hontiveros, à la pointe du combat pour modifier cette loi. Sept victimes sur dix sont des enfants, la grande majorité des filles. Une autre loi a également été décrétée en 2022 (pourtant sous le président Duterte connu pour sa misogynie) interdisant le mariage d'enfants avant 18 ans, dans un pays où une fille sur six se mariait avant cet âge. Les défenseurs des droits des enfants attendent de voir si ces lois seront appliquées de manière efficace.

Église déboutée sur la contraception

Une dizaine d'années plus tôt, une autre loi révolutionnaire pour les Philippines avait été votée - après 14 ans d'attente - instaurant la gratuité des moyens de contraception pour les plus pauvres et l'éducation sexuelle dans les écoles. Une manière de prévenir les grossesses non désirées, de diminuer les risques de développement des maladies sexuellement transmissibles, la progression du sida et de contribuer à résoudre les problèmes de surpopulation.

Votée en 2012, elle avait pourtant été jugée anticonstitutionnelle par l'Église catholique, qui imaginait que cette loi allait entraîner « une recrudescence du sexe hors mariage et une légalisation de l'avortement ». L'église a été déboutée par la Cour suprême en 2014.

Selon le quotidien catholique français *La Croix*, l'Église avait pris le risque de s'opposer à un texte approuvé par 72% de la population, selon un sondage. Elle estimait que les bailleurs de fonds internationaux tentaient de dicter aux Philippines sa politique familiale. Ils auraient conditionné des financements importants à cette loi visant à réduire un taux de fertilité alors de 3,5 enfants par femme (1,5 dans les pays européens), véritable entrave au développement.

L'Église estimait elle que « ce pays n'est pas pauvre parce que les familles sont nombreuses, mais parce que la richesse est trop concentrée », lit-on encore dans *La Croix*.

Divorce toujours illégal

« Les Philippines sont le premier pays de notre liste où le divorce est interdit », peut-on lire dans un article du blog sur l'éducation et les lois *Bscholarly*, publié en février 2023. Celui-ci dresse le top 8 des pays où le divorce est illégal ou restreint dans le monde. Les Philippines sont de loin le plus important.

L'Église catholique omniprésente ne veut pas entendre parler de loi sur le divorce, allant jusqu'à prétendre que « le divorce est une violation des droits humains ». Le mariage est jugé indéfectible. En l'état, deux procédures existent cependant aux Philippines : une séparation légale physique des personnes et des biens (mais qui empêche le remariage), aux contours flous, et l'annulation pure et simple de l'union. Dans un reportage du *Figaro* publié en 2021 on peut lire : « Dans ce cas, il s'agit de prouver devant un juge que le mariage n'a jamais été valide. Violence, infidélité et simple mésentente ne sont pas considérées comme des arguments recevables. La seule cause valable (en dehors des vices de procédure) est l'incapacité psychologique de l'un des conjoints ». Comprenez que l'un des conjoints était déjà mentalement malade avant le mariage. La stérilité peut aussi être un argument.

Dans un autre reportage (daté de mai 2023), *l'Agence France Presse* raconte l'histoire de Stella, mère de trois enfants, qui réclame depuis plus de dix ans l'annulation de son mariage, imposé par ses parents alors qu'elle était enceinte. Pour motif d'incapacité psychologique de son mari, elle avait obtenu gain de cause après cinq ans de

procédures et 3'400 francs de frais de justice (qui peuvent grimper jusqu'à l'équivalent de 10'000 dollars, sans compter les arnaques à l'annulation du mariage). Soulagement de courte durée puisque le Ministère public a fait appel et obtenu en 2019 un jugement inverse. Stella a recouru auprès de la Cour d'appel pour annuler cette nouvelle décision. Début 2023, elle attendait toujours une réponse.

Le Figaro déjà cité évoque lui l'exemple de Maryann, tombée enceinte après un viol et obligée par son père d'épouser son agresseur. Elle a passé sa vie à ses côtés jusqu'à sa mort il y a quelques années. Elle est restée fidèle à ses principes religieux : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas », reprend-elle de l'Évangile, ajoutant : « J'ai dû supporter chaque jour la douleur, c'était ma destinée. »

Dans un article publié en ligne en juin 2023 par l'Institut du genre en géopolitique, l'auteure Ilona Barrero évoque les facteurs historiques qui font que les Philippines interdisent le divorce, en particulier la colonisation espagnole qui a conduit à ce que le mariage devienne « une institution inébranlable » dans l'archipel. Puis celle des États-Unis, qui a ancré un conservatisme social profond dans la société philippine et son cadre juridique limitant les libertés des femmes. Celles-ci se retrouvent « économiquement piégées dans leur mariage, même dans le cas où elles ont subi des abus de la part de leur conjoint ». Même les annulations de mariage, quand elles aboutissent, n'accordent aux femmes et à leurs enfants aucune protection ni pension.

Dans ce contexte, l'Église catholique freine des quatre fers, jusque dans le cénacle politique, où des projets de loi visant à légaliser le divorce ont régulièrement été présentés ces dernières années. L'article sus-cité de l'*AFP* cite le père Jérôme Secillano, représentant de la Conférences des évêques des Philippines qui répondait à la question : que faire face à un conjoint violent, infidèle ou qui aurait plié bagage ? « Il existe toujours un moyen de reconstruire un mariage. Et si ces moyens ne suffisent pas, les couples disposent déjà de recours juridiques pour se séparer. Alors pourquoi ajouter une nouvelle loi ? » Le père Secillano aurait ajouté que selon lui divorcer d'un mari violent « perpétuerait la violence parce que celui-ci abuserait de sa prochaine victime »...

Depuis des années, des députés bataillent au parlement philippin pour faire avancer un projet loi sur le divorce. « C'est peut-être le moment où les Philippines se rapprochent le plus de l'adoption d'une loi générale sur le divorce », écrivait en octobre 2023, le juriste Francesco Británico, sur le site *Rappler*. Le projet doit être approuvé par les deux Chambres, après trois lectures. C'était fait en 2021 pour la Chambre des représentants. Le Sénat, qui l'avait toujours rejeté, sous la pression des coalitions catholiques, a finalement approuvé son propre projet de loi, mais seulement en première lecture.

Il a fallu remettre l'ouvrage sur le métier après les élections de 2022, les projets de loi devenant caducs devant un nouveau parlement. Le dernier projet de loi en date a été accepté en mai 2024 par la Chambre des représentants à une courte majorité. Il est maintenant sur le bureau de la Chambre haute. L'auteur du projet de loi,

le représentant Edcel Lagman, est optimiste de voir une loi sur le divorce enfin votée. Mais des analystes craignent que le Sénat traîne les pieds jusqu'aux prochaines élections de mi-mandat en 2025, obligeant le parlement renouvelé qui en sortira à repartir à zéro en redéposant un nouveau projet de loi... « Cependant, même si les Philippines ont bon espoir (trois Philippins sur cinq sondés sont favorables à la légalisation du divorce), le projet de loi a encore un long chemin à parcourir avant de devenir une loi et surtout d'être effectivement appliqué », notait Ilona Barrero en juin 2023.

On terminera ce chapitre par une curiosité, relevée par la même Ilona Barrero. Si l'écrasante majorité de la population des Philippines ne peut pas divorcer, la minorité musulmane (5% de la population) elle, le peut, dépendant de son propre code de lois religieuses. Avec des différences notables entre hommes et femmes. « La loi appliquée à Mindanao, l'île tout au sud de l'archipel encore largement musulmane, stipule que les hommes peuvent initier un divorce en prononçant les mots « je divorce de toi » devant leur femme. En revanche, les femmes doivent respecter une période d'attente et ne pourront obtenir le divorce que si elles peuvent prouver que leur mari n'a pas réussi à subvenir à leurs besoins fondamentaux comme la nourriture ou le logement, « ou si le couple n'a pas eu de relations sexuelles pendant deux mois... »

Mariage annulé pour le président

Pour l'anecdote, l'ancien président ultra machiste Rodrigo Duterte (au pouvoir entre 2016 et 2022), tout en étant contre le divorce, a vu son mariage annulé. De fait, comme l'a rapporté le site d'information *Rappler* en 2015, c'est la femme de Duterte qui a demandé et obtenu en 2000 l'annulation, le juge notant que « le penchant de Rodrigo Duterte à s'engager dans des relations extraconjugales a persisté tout au long de leur vie conjugale ». Une expertise psychologique a constaté « son incapacité de rester engagé dans une relation (...) et son indifférence flagrante à l'égard des besoins et des sentiments des autres ».

TROISIÈME PARTIE

Souvenirs journalistiques



Les deux articles de presse qui suivent datent du début des années 1990. Pourquoi republier ces reportages plus de 30 ans après ? Parce que, à mes yeux, rien ou presque ne s'est amélioré pour la large frange des Philippines et de Philippins pauvres. Seul changement visible : beaucoup ont maintenant, comme partout, un smartphone à portée de main ou d'oreille. Ne serait-ce que pour communiquer avec celui ou celle de la famille qui est à l'étranger, en exil plus ou moins long.

En ce début de 21^e siècle, la diaspora philippine est peut-être la plus importante du monde. Dans mon article « Femmes en exil » qui suit, j'écrivais en 1994 que cette diaspora comptait entre trois et cinq millions d'âmes. Or, selon le gouvernement du pays lui-même, il y aurait aujourd'hui plus de 12 millions de Philippin·e·s à l'étranger (chiffre 2019), soit grosso modo un dixième d'une population en constante augmentation, qui comptait 110 millions d'habitants en 2021. Depuis que j'y étais dans les années 1990, cette population a quasi doublé. Ce qui explique en grande partie que les problèmes de pauvreté perdurent, malgré la croissance enregistrée par le pays, sauf pendant la période covid.

Sur ces 12 millions de Philippines et de Philippins nationaux ou binationaux (dont 3,4 millions aux États-Unis), on comptait à fin 2021 1,83 million de travailleurs émigrés enregistrés (les OFW, pour *Overseas Filipino Workers*), selon les statistiques philippines, dont 25% sont en Arabie Saoudite. Ils et surtout elles - puisque les 60% sont des femmes - étaient 800'000 en 1992. Fait notable : la diaspora a retourné 32,14 milliards de dollars au pays en 2019. « Les envois de fonds sont considérés comme la pierre angulaire de l'économie nationale dépendante de la consommation du

pays », lit-on sur le site de presse philippin *Philstar.com*, en avril 2023. C'était déjà le cas dans les années 1990.

Hormis l'augmentation de la population, largement due à une culture catholique sévère qui freine tout contrôle de la natalité, un autre phénomène éclaire l'absence de changements fondamentaux : le poids de l'histoire. « Les élites politiques et économiques sont les mêmes depuis près d'un siècle. Dans les années 2010, 80% des membres du Congrès sont issus de dynasties politiques », peut-on lire sur le site *Asialyst.com*. Des dynasties qui s'appuient sur la centaine de familles historiques, à l'origine grands propriétaires terriens.

Selon les statistiques officielles, la pauvreté a largement diminué, avec un taux à 16,6% en 2018 (18,1% en 2021 selon la Banque mondiale avec un seuil à 3,65\$ par jour), ce qui représente quand même 18 millions de personnes. Ce chiffre est plus élevé selon d'autres sources, 26 millions par exemple selon l'ONG *Global Citizen*, soit un quart de la population. Autre son de cloche : à en croire une enquête de l'Organisation philippine *Social Weather Station* publiée en 2020, 48% des familles philippines se considèrent comme pauvres, 36% comme extrêmement pauvres. Soit, selon ce paramètre, environ 40 millions de personnes. En chiffres absolus, c'est plus qu'il y a 30 ans...

L'Impartial,

7 janvier 1992

Pauvreté aux Philippines

Collier de misère dans l'archipel



Cinq ans après le renversement de la dictature Marcos, les Philippines n'ont pas décollé. Malgré le retour à la démocratie et les progrès sociaux, un Philippin sur deux reste toujours sur le carreau de l'extrême pauvreté. Pour beaucoup, l'exode est le seul espoir. Mais les désillusions sont nombreuses. Coup d'œil sur une société qui n'a que peu changé.

Il n'y a pas un souffle de vent pour agiter l'air lourd. Maria, 35 ans, vit depuis quatre ans dans la seule pièce d'une minuscule baraque de trois mètres sur trois, au fond du bidonville de Daanghari, à Taguig, une banlieue de Manille. Pas d'électricité, pas d'eau courante, ni de toilettes. Le dernier de ses six enfants vivants - quatre autres sont morts en bas âge - un bébé de huit mois, transpire sans un pleur sur ses genoux. C'était pour échapper à cela qu'il y a 12 ans elle et son mari ont quitté les Visayas, le groupe d'îles au centre de l'archipel, l'une des régions les plus pauvres des Philippines.

Il y a quelque temps, le mari vendait encore du poisson sur les trottoirs de la capitale et gagnait dans les 100 pesos (5,50 frs) par jour, le minimum extrême. À l'occasion de la maladie de l'un des gosses, le couple a dépensé en médicaments tout son argent. Obligé d'emprunter selon le système du « cinq-six » - 500 pesos prêtés, 600 à rendre une semaine plus tard ! - il n'a pas pu reprendre son commerce. Aujourd'hui, il slalome au milieu du trafic des grandes artères pour vendre une par une des cigarettes. Il ne ramène plus que 50 pesos par jour en moyenne (2,80 frs). Le kilo de riz, celui de mauvaise qualité, coûte déjà 10 pesos.

Malgré les récents signes d'amélioration de la situation économique et un regain d'optimisme (dont s'est notamment fait l'écho en juin un dossier de l'hebdomadaire de Hong-Kong *Far Eastern Economic Review*), l'exemple de Maria et de son mari est révélateur du cercle vicieux de la pauvreté dans lequel sont toujours enfermés une masse des 60 millions de Philippins. Cinq

ans après le renversement de la dictature Marcos, au fil d'un retour à la démocratie semé d'embûches, rien n'a vraiment changé sur ce front-là.

LES GOSSES SQUELETTIQUES

En 1985, selon une étude de la Banque mondiale, 57% des familles philippines vivaient au-dessous du seuil de pauvreté, compris comme le revenu minimal (100\$) permettant tout juste de satisfaire à leurs besoins élémentaires. Certes la présidente Cory Aquino annonçait en 1988 que la proportion avait été réduite de quelque 8 pour cent. Plusieurs analystes ont cependant contesté le mode de calcul et beaucoup notent aujourd'hui que l'inflation qui a suivi, le peu d'emplois créés et la faible croissance agricole, pour une population en constante augmentation faute de politique sérieuse de planning familial, ont rongé les frêles ailes de cette ébauche de succès.

En fait, le fossé entre riches et pauvres paraît bien être resté aussi large qu'il l'était en 1985. Les 20% des familles les plus riches bénéficient de 51 % des revenus, les 30% les plus pauvres de 9,9%, relève-t-on dans un dossier publié en 1989 par le Centre d'études du tiers monde de l'Université des Philippines, *Poverty in the Philippines : its social roots*, par Randolph S. David. Les photos des gosses squelettiques de l'île sucrière de Negros ne font plus la une, mais, d'après le Ministère de la santé, 27% des enfants en âge préscolaire souffrent de malnutrition (chiffres publiés en 1990 par la *Far Eastern Economic Review*), soit 5% de plus qu'en 1985...

« À Manille, il y a toujours davantage de taudis », confirme au ras des pâquerettes le Père Pierre Tritz, un jésuite d'origine lorraine. Trois des 10 millions d'habitants de la mégapole vivent dans les bidonvilles. Cette année, le Père Tritz parraine 20'000 écoliers philippins qui autrement auraient quitté l'école publique gratuite faute de pouvoir payer livres et cahiers. 280'000 autres n'ont pas cette chance et retournent à la rue.

LE MAUVAIS EXEMPLE DU CLAN COJUANGCO

Cinq ans après l'espoir suscité par la pacifique révolution menée par «la dame en jaune », la société philippine a dans le fond peu changé. Elle est restée presque aussi féodale et inégalitaire qu'elle l'était avant et sous Marcos. Clientélisme et corruption sont constamment dénoncés. « Sans changement radical dans les structures politiques et sociales, de propriété et d'accès aux ressources naturelles, le cycle de la pauvreté se reproduisant elle-même ne sera pas rompu », affirme l'auteur de l'étude universitaire sus-citée.

Alors que 67% des familles pauvres vivent dans les campagnes, l'échec de la réforme agraire engagée en 1988 est, avec celui du planning familial, l'une des causes majeures de la persistance de la pauvreté aux Philippines. Il faut dire que les propriétaires terriens représentés aux Chambres l'ont modelée de manière à préserver l'essentiel de leurs intérêts. Symboliquement, c'est la famille de Corazon Aquino elle-même, le tout-puissant clan Cojuangco, qui a montré d'entrée le mauvais exemple en refusant de céder 15'000 acres de ses plantations de canne à sucre sur l'île principale de Luçon. Il y a quelques mois, l'hebdomadaire *Newsweek* relevait que 5% seulement des terres disponibles avaient changé de mains depuis 1986. À la fin des années 1970, 10% de propriétaires disposaient de 90% des terres. Les atteintes portées à l'environnement aggravent encore aujourd'hui l'infortune des petits paysans et pêcheurs.

Face à l'ampleur de la pauvreté, le gouvernement actuel n'a que les moyens limités d'un pays pauvre. Mais de surcroît, le service de la dette extérieure pèse plus lourdement qu'aucun autre poste dans les comptes de l'État philippin. Dans le budget 1989, il n'atteignait pas moins de 44% ! Cette année comme les précédentes, Cory Aquino s'est pourtant refusée à suspendre une partie des paiements, y compris ceux des intérêts de crédits contractés sans précaution auprès de banques privées sous

Marcos, de peur d'effrayer les investisseurs étrangers dont le gouvernement dit avoir tant besoin pour le développement du pays.

PLUS PAUVRE QUE JAMAIS

Ce choix n'est de loin pas unanimement approuvé par la classe politique. Les chiffres mis en perspective montrent l'impossibilité d'améliorer dans ces conditions l'aide sociale de l'Etat. En 1989, a calculé le *Centre d'études du tiers monde*, chaque Philippin a payé 1700 pesos pour le service de la dette. Le budget de la santé publique, par exemple, ne pouvait compter que sur 146,1 pesos par habitant (8 frs) ... Le non-paiement des intérêts de la dette, extrapole l'Université de Manille, aurait permis de multiplier ce poste par treize, ou de construire un million de salles de classes !

Le processus de développement économique rapide, espéré au lendemain de la chute de la dictature, tarde à porter ses fruits. Les investisseurs restent frileux face à une démocratie qu'ils jugent encore peu stable. Bien qu'il ait baissé, le taux de chômage tourne toujours autour de 10% (8,3% en 1990). Mais surtout, le sous-emploi (moins de 40 heures de travail par semaine) touche près d'un Philippin sur trois. Il faudra sans doute attendre les retombées des élections présidentielles de mai 1992 pour que se vérifie l'optimisme des milieux économiques et voir le marché de l'emploi s'élargir.

En attendant, il ne suffit plus à Mang Isyo, un pêcheur de l'île de Luçon, de plonger une seule fois son grand filet dans la mer de Chine, comme il y a 15 ans. Il doit aller plus loin, plus souvent, pour pêcher et vendre juste de quoi survivre. Aujourd'hui, il est plus pauvre que jamais. Comme beaucoup de Philippins.

ESCLAVES À LOUER

Beaucoup de Philippins tentent de fuir la pauvreté en choisissant de s'expatrier. La solution n'est pas toujours bonne. Dans la réalité, le chemin de l'exil est pavé d'écueils.

Un chemin pavé d'écueils. *Un paysan a vendu une partie de la rizière héritée de son père pour 1'000 dollars, afin de financer le voyage de son beau-fils en Arabie Saoudite. L'entier de la somme est allé à l'agence de recrutement philippine. Le beau-fils pensait gagner au Moyen-Orient 200\$ par mois au moins. En deux ans, il espérait pouvoir rembourser le prêt et construire une petite maison. En fait, la plupart de ceux qui partent pour le Moyen-Orient - leur destination fétiche - outre les États-Unis, pays de Cocagne - ne parviennent jamais à rembourser leurs dettes, contractées auprès d'usuriers qui pratiquent dans ce cas des taux d'intérêts de 10 ou 20% mensuels.*

Les femmes prêtéritées. *Les femmes sont encore plus mal loties. Une bonne part d'entre elles, quel que soit leur degré d'instruction, souvent très satisfaisant, partent à Hong Kong, Singapour ou en Europe comme femme de ménage. Régulièrement après coup, la presse asiatique se fait l'écho de cas d'exploitation éhontée, quand ce n'est pas de vente de femmes ou d'assassinats sordides. Mais elle publie également un flot d'annonces qui proposent des jeunes filles au pair comme on vendrait du bétail. L'une d'entre elles, lue dans le Straits Time de Singapour : Offre («package») promotionnelle spéciale pour femmes de ménage philippines, valable un mois seulement: 388\$ (dollar de Singapour, 350 frs environ). Inclus : documentation complète - test Sida et Hépatite B - contrôle médical tous les six mois pendant deux ans - une année de remplacement...*

Traite des blanches au Japon. *En juin dernier, un éditorialiste du Manila Standard fustigeait l'attitude du gouvernement qui tolère la traite des blanches dont sont victimes au Japon les jeunes Philippines, en général âgées de 16 à 23 ans.*

Femina, 28 août 1994

Femmes en exil



Deux migrantes philippines sur trois travaillent comme domestiques. Du Moyen-Orient au Japon, elles sont corvéables à merci...

« Notre premier employeur voulait toujours coucher avec ma femme. Il lui proposait de l'argent. Il était souvent ivre. À la fin, il a voulu la violer et il refusait de nous rendre nos passeports. Le second chez qui l'agence nous a placés n'était pas mieux : il se masturbait devant elle. » Nitham parle d'une voix morne. Sa femme Juddihol, 25 ans, opine. Ce couple de jeunes Philippines musulmans avait signé un contrat pour travailler deux ans chez un riche Saoudien de Djedda, lui comme chauffeur, elle comme servante. Leur salaire promis : l'équivalent de 500 fr. par mois, nourris-logés, pour les deux ; 500 fr. à économiser. Nitham n'en gagnait pas la moitié dans son île de Mindanao, quand il y avait du travail. Le couple n'a passé que trois mois en Arabie Saoudite. Après le second employeur, on les a tout simplement jetés en prison. Ils ont été rapatriés aux frais du Gouvernement philippin. Ils espèrent pourtant repartir, même si c'est pour l'Arabie Saoudite.

Nitham et Juddihol rentreront pour un temps à Mindanao où ils retrouveront leurs deux enfants et la misère que partage la moitié de la population des Philippines. Ils ont échoué sans le sou au siège de l'*Overseas Workers Welfare Administration* (OWWA) à Manille, l'administration chargée d'épauler les travailleurs migrants. Les dossiers comme le leur répertoriant les abus dont sont victimes les exilés et surtout les exilées de l'archipel s'y amoncellent. « Dans mon service, 1800 cas par mois », précise Connie Marquez, responsable de l'assistance. Le Moyen-Orient est une plaque tournante de la migration internationale, largement asiatique depuis le milieu des années septante. C'est là que les conditions sont les plus dures. Depuis la guerre du Golfe,

la presse internationale s'en émeut. « L'économie de la région est entièrement fondée sur l'abus du travail des migrants, à tel point qu'il y a peu de parallèles dans le monde », résumait en 1991 Denis MacShane pour l'hebdomadaire *Far Eastern Economic Review*..

Exemple, l'Arabie Saoudite entrevue par Nitham et Juddihol, où 52% de la main-d'œuvre est étrangère, dont 400'000 Philippins. La plupart sont attachés à un employeur unique, tout puissant. Les journaux publient des avis de recherche avec photo des employés partis sans permission. « Wanted », comme les desperados de western. Aucun droit syndical. Les migrants ne sont pas payés selon leur travail, mais tarifés selon leur pays d'origine. Pour les plus mal lotis, cela équivaut à 30 dollars par mois à peine. « Travailler en Arabie Saoudite c'est plus un acte de désespoir que d'héroïsme », écrit un éditorialiste de Manille.

L'injustice des conditions de vie et de travail dans les pays du Golfe touche tous les travailleurs migrants, mais les femmes risquent pire et sont impuissantes. Battue, l'une d'elles, Leonora Dacula, n'a pas trouvé d'autre issue que de poignarder trois membres de la famille du maître saoudien. Elle est en prison pour 10-15 ans. Elle était domestique. Toutes ses consœurs sont asiatiques dans les pays de l'or noir. Elles viennent des Philippines, du Sri Lanka, de Thaïlande. Le journaliste Denis MacShane écrit à leur sujet : « Les jeunes femmes prennent peut-être leur service vierges, il n'est pas sûr qu'elles le soient encore en le quittant. . Ou encore : « Au Koweït, les relations sexuelles étaient souvent une clause non écrite de leur contrat. » Dans l'émirat occupé par les Irakiens, rapporte un hebdo de Manille, le viol des domestiques philippines et sri-lankaises abandonnées par leurs employeurs était un sport auquel les soldats koweïtis se sont à leur tour initiés à la libération.

Koweït toujours. En juillet 1993, après des centaines d'autres depuis 1991, 415 employées de maison philippines (et

un homme seulement) ont été rapatriés de l'émirat par charter, après un difficile arrangement diplomatique. Toutes s'étaient réfugiées à l'ambassade. Comme Lorraine, contrainte à dix-neuf heures de travail par jour, mal nourrie, enfermée, menacée d'être abandonnée dans le désert. La femme du maître la traitait de « chienne », de « merde ». Plusieurs de ces servantes en fuite, sans protection (les Philippines ont mis à ban l'emploi au Koweït en 1988), ont passé des mois dans les geôles de l'émirat libéré de Saddam Hussein. La plus jeune avait 13 ans. « La plupart se sont enfuies parce qu'elles ne recevaient qu'une partie de leur salaire (200 dollars en moyenne dans le Golfe), ou rien du tout », veut un peu relativiser Adam Nuisa, de l'OWWA. Mais il n'y avait pas que des affaires d'arnaque. À preuve : trois bébés non désirés sont nés après le rapatriement. Connie Marquez raconte les difficultés pour faire accepter l'enfant né d'un viol par le mari d'une femme de 40 ans. Le Gouvernement philippin estime que 5'000 compatriotes, des servantes uniquement, sont encore là-bas, susceptibles de ne subir que la seule loi de leur maître ou maîtresse. Dans l'émirat, dit-on à l'OWWA, les choses vont de mal en pis. Mais le Moyen-Orient n'est pas le seul enfer que risquent les Philippines expatriées.

Au Japon, d'après le directeur de l'OWWA, David Corpin lui-même, les entraîneuses de cabaret philippines sont huit fois sur dix contraintes au « dohan », système de prostitution déguisée qui les oblige à sortir, jusqu'à vingt-cinq fois par mois, avec les clients qui paient un extra, sous peine d'une amende de 100 dollars par refus. En 1992, 30'190 des 33'770 migrants partis sur contrat pour le Japon étaient recensés sous la rubrique « danseuses et groupes culturels », un euphémisme. L'OWWA a publié un petit manuel à l'intention de ces Japayukis, comme on les appelle. « Nous espérons qu'il allégera un peu leur fardeau, qu'il les aidera peut-être à survivre », commente Corpin, désolé. Il n'y avait pas longtemps que le corps torturé de Maricris Sioson avait été rapatrié et que Désirée Galvez était rentrée folle après un mois de travail en boîte.

Selon les interlocuteurs rencontrés à l'OWWA, les abus intolérables touchent globalement au moins un migrant sur cent, un sur dix peut-être, et surtout les femmes. Vu de Manille, cela a pris un tour très sérieux, notamment après plusieurs affaires de meurtres sordides, au point que le ministre des Affaires étrangères Roberto Romulo est intervenu l'an dernier à la tribune de l'ONU pour appeler, sans les citer, certains gouvernements à cesser de traiter les femmes migrantes comme de la marchandise. Pour les Philippines, la question est d'importance sociale autant qu'économique. L'archipel est de loin le premier fournisseur de main-d'œuvre de toute l'Asie, largement avant l'Inde et le Pakistan. Via les économies qu'ils envoient au pays, les OCW (*Overseas Contract Workers*) sont une industrie nationale, première source de devises du pays.

Dans certaines régions, jusqu'à 20% des familles vivent exclusivement du sacrifice d'une mère, d'un père, d'un frère ou d'une sœur.

Le nombre de ces travailleurs migrants sous contrat temporaire a carrément doublé entre 1984 et 1991, preuve que l'archipel reste englué dans le marasme et que les Philippins rêvent toujours plus nombreux d'un eldorado. En 1992, les statistiques officielles recensaient 700'000 OCW (dont une moitié dans le Golfe), tandis que 400'000 au moins travaillaient au noir tout autour du globe. Un bon tiers, voire la moitié, sont des femmes. Et les deux tiers d'entre elles, quelles que puissent être leurs qualifications, travaillent comme domestiques.

Hongkong est un bel exemple : la colonie compte 83'000 femmes de ménage pour 90'000 expatriés philippins. Elles forment la première communauté étrangère de la colonie, loin devant les 20'000 Thaïlandais(es) et même les Anglais (20'000 aussi). Fait divers : un grand hôtel a récemment interdit l'ascenseur principal aux chiens et aux bonnes philippines. « Je sais tout cela, je crains de partir, mais que puis-je faire ? »

Institutrice en province, Lida a 29 ans, deux enfants à charge depuis que son mari est parti, un salaire insuffisant de 3'000 pesos 60 fr.). Pour garder les gosses, elle a quand même pu engager une petite bonne qu'elle paie 400 pesos (23 fr.) par mois. Pour nouer les deux bouts, Lida revend des parfums achetés dans les aéroports par des amis migrants rentrés. Depuis un an, elle monte à Manille faire le tour des agences de recrutement pour trouver à l'étranger un poste de préceptrice. Et si à défaut on lui proposait un job de femme de chambre ? « Je ne sais pas... À Hongkong, elles gagnent quatre fois plus que moi... »

L'espoir d'un bon salaire à l'étranger, de dépenses rabotées et d'épargne traverse toute la société philippine, subjuguée par les exilés qui réussissent : 6% des familles de l'archipel, jusqu'à 20% dans certaines régions, vivent exclusivement du sacrifice d'une mère, d'un père, d'une fille ou d'un fils migrant. A Manille, les agences de recrutement pullulent. Directrice de l'une d'elles, Luz de Vera, estime qu'il y en a 1'000 dont 400 véritablement actives et 100 sérieuses, agréées par le gouvernement.

Côté pile, Luz de Vera dit n'avoir jamais eu de problèmes. Les ouvrières qu'elle a envoyées en Corée, par exemple, touchent 700 fr. pour douze heures de travail quotidien, et 1'300 fr. par mois avec les heures supplémentaires. Côté face, Nenita Collantes, une vendeuse de poisson de village, a perdu 1'000 fr. - toutes ses économies et celles de sa famille, y compris le cochon vendu - versés pour rien à une agence bidon. Elle a été expulsée de Corée après plusieurs mois de travail clandestin dans une usine d'où elle ne sortait même pas pour dormir. Sans salaire, bien sûr. Une religieuse de Séoul, qui s'occupe de migrants, estime que 90% des Philippines en Corée n'ont pas de permis de travail. À mesure que le mouvement migratoire s'amplifie, les Philippines perdent des forces vives. « Quarante pour cent des jeunes qui entrent sur le marché de l'emploi doivent quitter le pays », relève Franck Chang, éditorialiste de la *Far Eastern*

Economic Review. En Asie du Sud-Est, quand on leur reconnaît enfin d'autres qualifications que celles de domestiques, les expatriés philippins participent au boom des tigres voisins comme ingénieurs, banquiers, médecins et professionnels de tout ordre.

L'émigration des infirmières est exemplaire de cette hémorragie. En 1992, 7'000 ont été engagées à l'étranger (3'600 en Arabie séoudite, 1'570 aux États-Unis, 929 en Grèce). La pression à l'émigration est si forte que les infirmières ne sont pas formées pour répondre aux besoins de l'archipel sous-développé, mais aux pratiques hospitalières des riches pays demandeurs. « Un Philippin actif sur dix travaille à l'étranger », constate Eduardo Bellido, de l'OWWA. Dans son ensemble, la diaspora philippine compte trois à cinq millions d'âmes selon les sources. L'exil est devenu une composante de l'identité philippine éclatée. Et l'exil des femmes prend toujours plus de poids en termes d'épargne rapatriée, mais aussi de douleur et d'absence. À Manille autour de Noël dernier, on jouait au théâtre *Japina*, une pièce de Maria Palanca Carunungan. Une vieille femme réclame justice pour les années d'esclavage sexuel subies au service de l'armée japonaise pendant la Seconde Guerre mondiale. Arrive sa petite-fille, prostituée au Japon, qui fait vivre la famille. Elle a un bébé dans les bras, Japina. Elle doit le laisser à la grand-mère pour retourner au Japon. Dans l'espoir qu'après trois générations sacrifiées, l'avenir de Japina sera enfin différent.

Remerciements

Gloria, sans toi, tout aurait été bien plus difficile, moins profond, moins intense, moins triste ou drôle par moments. Semi-retraîtée philippine de l'OMS (Organisation mondiale de la santé) à Genève, Gloria Brandt, épouse de mon ancien collègue Pascal Brandt avec qui j'ai découvert les Philippines en 1991, nous a accompagnés, Sonia et moi, lors de tous nos entretiens. Comme interprète, amie, confidente. Je ne vous dis pas les allers-retours linguistiques entre *tagalog* philippin, anglais, français, traduction de mots sur smartphone, avec des digressions entre elles pendant lesquelles je soufflais sur mon écran ! Et moi qui devait taper ça...

Et puis, je n'aurais pas pu ficeler aussi bien que possible ce manuscrit sans le soutien bienveillant et indéfectible d'un autre ami, qui ne souhaite pas être cité ici. Il m'a lu, conseillé, corrigé parfois et même pré-traduit en anglais les entretiens avec Sonia. C'est sur sa proposition avisée que j'ai notamment rédigé le portrait des Philippines célèbres, Imelda Marcos, Cory Aquino et Maria Ressa, pour compléter le dossier qui suit le témoignage de Sonia.

Enfin, je salue ici – et une fois de plus – la réactivité de Daniel Musy et des Éditions Sur le Haut qui m'accueillent encore. Après des mois de recherche d'un éditeur ou éditrice qui assume la publication papier de ce livre et sa diffusion au-delà du cercle régional – sans succès – c'est aux ESLH que la porte était grande ouverte. Email un samedi, réponse le dimanche et coup de fil le lundi : c'était parti... Merci donc à Daniel Musy, qui, toujours à titre bénévole, a mis en page en un temps record textes et photos. Plus les contacts et démarches. Merci aussi à mon frère François qui a relu ce manuscrit.

C'est grâce à ces personnes que ce livre est publié. J'espère que les lectrices et lecteurs aimeront découvrir Sonia et ces Philippines lointaines, largement peuplées de femmes fortes, malgré tout.

Photographies de l'ouvrage

Les photos de ce livre donnent le ton et la couleur des différents chapitres et ne nécessitent pas forcément de légendes. Quelques précisions pour certaines d'entre elles cependant :

Page 15 : Le regard intimidé de ces deux fillettes a été capté dans la campagne de l'île sucrière de Negros.

Pages 25 et 75 : Ces photos d'adolescents philippins ont été prises lors d'un rallye au *Rizal Park* de Manille, haut lieu des rassemblements politiques nationaux et autres événements, comme la venue du pape en 2015.

Pages 35 et 93 : Ces deux images marquent la religiosité des Philippines catholiques, particulièrement à la période de Pâques.

Page 81 : Mendiante devant l'église de Quiapo à Manille, lieu de pèlerinage avec la statue d'un Christ noir considéré comme miraculeuse.

Page 111 : En juillet 2024, la campagne de l'Église catholique contre le divorce.

Page 123 : L'homme, dans une prison modèle à ciel ouvert de l'île de Palawan, se tient debout devant sa maison en bambou. Sa femme enceinte s'est réfugiée derrière la fenêtre, comme pour qu'on ne vole pas l'âme du futur enfant qu'elle porte.

Table des matières

POURQUOI SONIA ?	9
PREMIÈRE PARTIE	
Sonia, une vie pour sortir de l'asservissement, entretiens	13
1 Une enfance sans jouets	15
2 Adolescence naïve à Manille	25
3 Un mari et une vie de misère	31
4 Le temps de l'enfant disparu	35
5 Allers-retours à Singapour	43
6 Coursière à Makati	53
7 Rencontre avec Ersnt	59
8 Nouvelle vie en Suisse	67
9 Le destin des enfants	75
10 Douleur de la séparation	81
11 La vie d'après	87
DEUXIÈME PARTIE	
Éclairages sur un pays déshérité, religieux et machiste	93
Petite histoire des Philippines	94
Un féminisme indigène	97
Trois Philippines célèbres	101
Imelda Marcos, le « papillon de fer »	101
Corazon Aquino, la « petite dame en jaune »	104
Maria Ressa, une Philippine Nobel de la paix	107
Les péchés capitaux	111
Avortement strictement interdit	112
Majorité sexuelle de 12 à 16 an	114
Église déboutée sur la contraception	116
Divorce toujours illégal	117
TROISIÈME PARTIE	
Souvenirs journalistiques	123
<i>L'Impartial</i> , 7 janvier 1992, « Collier de misère dans l'archipel »	127
<i>Femina</i> , 28 août 1994, « Femmes en exil »	133
Remerciements	141
Photographies de l'ouvrage	143

Du même auteur

Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur,
Charles De La Reussille, Éditions SUR LE HAUT, 2020

Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et
Alain Tissot, Éditions SUR LE HAUT, 2022

L'aventure symphonique d'une école de musique ouverte et
populaire, texte publié dans la plaquette du 100^e anniversaire
du Collège musical de La Chaux-de-Fonds, 2024

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
Claude Alain Augsburg, *L'Illusion d'exister*, 2022
Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
Sylvie Barbalat, *Kio*, 2024
Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
Laurent Duvanel, *Le côté obscur du cadran*, 2024
Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
Etienne Farron, *M comme Mallorca*, 2024
Emile Gnehm, *Tribulations d'un Loclois*, 2024
Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
Suzanne Humbert, *Le dos rond*, 2023
Suzanne Humbert, *L'Appel de la Cruz de Ferro*, 2024
René Jacot, *Passion Athlétisme*, 2023
François Jolidon, *Jukebox*, 2023
Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc), *Vieillesse, mon beau souci*, 2020
PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Mattai*, 2020
Denis Gabriel Müller, *Poèmes nomades*, 2023
Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
Daniel Musy, *Iconographie du Grand Temple, Le chemin de la foi*, 2023
Daniel Musy, *Immersion sicilienne*, 2024
Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
Edgar Tripet, *Exils*, 2022
Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
Jean- Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage composé par les Éditions Sur le Haut

Imprimé sur papier FSC par

Imprimerie Monney Services

La Chaux-de-Fonds

ims-imprimerie.ch

novembre 2024

ISBN 978-2-9701731-7-5



editionssurlehaut.com

Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien

SONIA, ÉTERNELLE SERVANTE

L'exploitation des femmes, le machisme et l'Église aux Philippines

Cet ouvrage raconte la lutte pour la survie d'une femme aux Philippines. De son enfance sans jouets dans l'île de Samar jusqu'à sa vie en Suisse, on suit les tribulations de la jeune fille dans la capitale Manille où, après avoir été violée par un supposé petit ami, elle tombe sous la coupe d'un mari qui la bat et l'exploite. Pour lui et ses enfants, elle travaillera jusqu'à l'épuisement dans une fabrique de vêtements, puis s'exilera un temps à Singapour, comme domestique. Après chaque coup du sort, avec détermination et optimisme, Sonia relève la tête et poursuit son rêve : la liberté.

Indirectement, Sonia rend visible la dureté du quotidien de millions de ses consœurs. Après son témoignage, le livre consacre un dossier aux problématiques qui enchaînent les femmes philippines, en particulier l'illégalité de l'avortement et, toujours, celle du divorce.



Fils et frère de journalistes, Robert Nussbaum est à son tour entré dans la profession en 1982, comme stagiaire à *La Feuille d'Avis de Neuchâtel* de l'époque. Il a ensuite travaillé 23 ans pour *L'Impartial*, journal devenu, avec *L'Express*, *ArctInfo*. Entre ses emplois dans ces journaux régionaux, il a boursingué dans les années 1985-1995 en freelance pour le compte de médias écrits romands. En Afrique australe d'abord, puis en Asie du Sud-Est. Retraité, il a publié aux Éditions Sur le Haut deux recueils de souvenirs de personnages de sa région et écrit l'histoire du Collège musical dans le livre publié à l'occasion du centenaire de l'institution chaud-fonnière. *Sonia, éternelle servante* lui permet d'exprimer son attachement critique aux Philippines.



ISBN 978-2-9701731-7-5



9 782970 173175